

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: Un an: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger (in dm): Un an: 70 fr. 6 Mois: 36 fr. 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

■ Le plus court chemin mène dit plus long qu'un long rapport. ■ (NAPOLÉON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WATRAM 57-43, 57-45
Adresser télégraphique: EXCEL PARIS

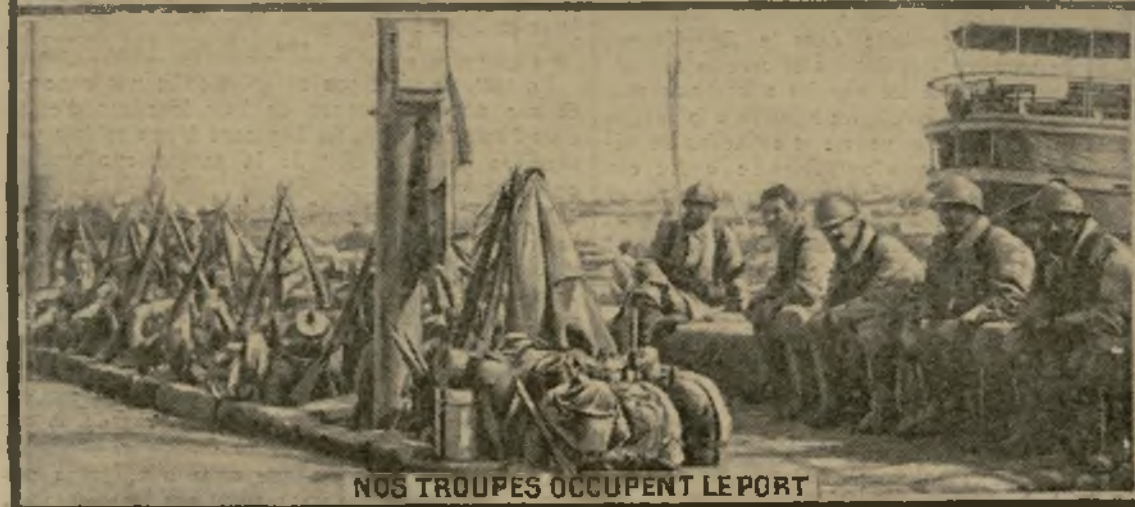
COMMENT L'ÉTAT DE SIÈGE FUT APPLIQUÉ A SALONIQUE



DEUX AUTOS-CANONS DANS UNE RUE



SOLDATS ALLIÉS À L'ENTRÉE DE L'HÔTEL DES POSTES



NOS TROUPES OCCUPENT LE PORT



L'OCCUPATION
DES POSTES-ET-TÉLÉGRAPHES

C'est le 3 juin courant que fut proclamé, par le général Sarrail, à Salonique, l'état de siège. L'application de cette mesure ne suscita aucun incident. Certains fonctionnaires grecs furent seulement invités à quitter la ville. Le port, les bureaux de la police, la gendarmerie, les postes, la gare, tous les établissements publics furent occupés par les troupes alliées. Le préfet, le maire, les autorités civiles et militaires grecques demeurent en fonction.

Chez ceux qui ne voient plus

Ce n'est pas le front, mais ce l'est presque. Je n'ai pas entendu tonner le canon ; mais caillote dans un train qui a mis quatorze heures au lieu de quatre pour effectuer le parcours, j'ai bien vu passer cent convois d'hommes et de matériel de guerre. J'ai diné au wagon-restaurant avec des officiers de toute nation et de toute arme ; j'ai entendu rouler dans la nuit des trains où menaient des bœufs comme une seule bête apocalyptique ; j'ai assisté, au petit jour pluvieux, à l'arrivée de grands blessés venus de Vaux, de Thiaumont, de Souville et que l'on enlevait sur des civières, la face noircie de poudre et le corps emmaillotté de boue.

C'est vous dire que j'étais préparée aux angoisses de la guerre.

Et pourtant je n'ai pu me défendre de toute douceur alors que je montais, par une rare embellie, une vieille petite rue pittoresque, la rue des Juifs, et qu'arrivée à une haute esplanade, plantée d'arbres, je sonnai à une porte secrète !

Ah ! la cour délicieuse — cour d'ancien couvent sans doute — éclairée par la lumière verte d'une allée de tilleuls, parmi lesquels dansaient les branches penchées d'un acacia !

Mais soudain, le cœur serré, je songe à tous ceux qui ne verront plus cette verte et dansante lumière, qui ne verront plus ni éclore ni se faner les fleurs ; qui ne se pencheront plus à la fenêtre pour voir passer leur bien-aimée ! Car je suis ici dans l'hôpital ophtalmologique de Chaumont, et, sur le seuil de la porte cintrée, c'est le docteur Monthus lui-même, débordant son uniforme bleu-horizon sous la blouse blanche, qui me reçoit. Je pense qu'il est bien un médecin d'aveugles ! Grand et solide, il doit leur donner l'impression d'une force secourable quand ils lèvent vers lui leurs pauvres yeux alones ! Lui-même a, d'ailleurs, dans une face franche, des yeux admirables, d'une limpidité si surprenante qu'on croirait toutes les suprêmes lueurs de ceux qui ne voient plus réfugiées dans ses prunelles. Et sa voix aussi est claire et bonne et chaude. Elle découle de lui comme quelque chose de reconfortant et de palpable que les aveugles, j'en suis sûre, voudraient toucher de leurs doigts !

Et aussitôt qu'il entre dans la salle, toutes les faces se tournent vers lui et des sourires constants accueillent ses premières paroles.

Ils ne sont que six, ici — le docteur est l'ennemi des grandes chambrées indifférentes — et il me les présente en tapant paternellement sur l'épaule de chacun.

Voilà Fechet, d'Avignon — ah ! le joyeux accent du Midi ! — vingt ans, ancien garçon coiffeur et en train de le redevenir ; voici « Coucou », rose et gras ; Paleneau, de Marseille, qui cuisait des briques, et qui fera des broches ; Joseph, un cultivateur de la Loire, qui retrouvera sa femme et son enfant ; et ce « petit curieux », un chasseur alpin de dix-huit ans, qui a perdu ses yeux parce qu'il voulait savoir pourquoi un obus allemand n'avait pas éclaté à ses pieds.

Non, certes, ils ne sont pas tristes, moins tristes que moi, qui regarde derrière la fenêtre danser les verts panaches.

— Moi, dit le gras et rose « Coucou », je ne pense plus du tout que je ne vois pas !

Et les autres d'ajouter en chœur :

— On y pense un moment, puis on n'y pense plus !

Ils n'y pensent pas, parce qu'on ne leur en laisse pas le loisir. Ils ne sont pas tristes parce qu'on ne les plaint pas, — sur tous les murs on lit cette sentence, envoyée par M. Drieux : « Plaindre n'est pas consoler », — parce qu'on leur apprend à se rendre utiles et indépendants.

Au début, nous dit le docteur Monthus, on a commis une grave faute. On a trop dorloté les aveugles. On leur a trop fait sentir qu'ils étaient des êtres inutilisables. Nous avons eu des dames d'un dévouement, certes, méritoire, mais néfaste. Elles habillaient nos blessés, leur donnaient la becquée, allumaient leurs cigarettes, les promenaient à leur bras. Et, plus elles choyaient les aveugles, plus ils devenaient tristes. Alors nous avons changé de système. Maintenant, ce sont des religieuses surtout qui s'occupent d'eux. Elles leur apprennent, dès les premiers jours, à se servir eux-mêmes, à se diriger seuls, et surtout à se secourir et à se distraire entre eux. Tenez, voilà, par exemple, le « petit curieux » : c'est le garçon de courses de sœur Agathe — n'est-ce pas, ma sœur ? Elle l'envoie à la cuisine, à la lingerie ; il monte, il descend les escaliers — et, je vous assure, il ne se trompe pas. Dis donc, mon gros, va voir dans la salle à côté si Breguet y est !

Alerte, le chasseur alpin prend sa canne et part. Au bout d'une seconde, il revient :

— Monsieur le major, Breguet n'y est pas ;

je ne l'ai pas vu. Faut-il que j'aille voir ailleurs ?

Mais c'est l'heure du déjeuner. Les sœurs apportent les couverts, que les aveugles disposent et devant lesquels ils prennent leur place habituelle.

— Voyez, me dit le médecin, comme ils mangent délibérément ! Le principal, c'est qu'ils puissent reprendre leur place dans la vie comme ils la reprennent autour de cette table, et que ceux qui n'ont point de foyer puissent se créer une famille. Pour cela, il faut leur donner un métier, ou, ce qui serait mieux, les ramener à leur ancienne profession. Ainsi notre Fechet a déjà coupé les cheveux à trois de ses camarades et, demain, il commencera à raser... A qui le premier coup de rasoir, mes enfants ?

— A moi ! dit le gras et rose « Coucou ». Demain je vas en ville, faut que je sois propre !

— Alors, madame, vous reviendrez demain voir Coucou rasé par Fechet ?

— Certainement, je verrai ça !

(A suivre.)

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

... Et les séances de la Chambre en comité secret ont continué. Et ce comité secret travaille dans le plus grand secret, le mystère le plus insondable. Ils sont plus de cinq cents à garder ce secret, tous comme des tombeaux scellés : pensez-le si vous voulez.

Donc je ne sais rien, nul ne sait rien des confidences augustes ou terribles qui se sont échangées au cours de ces séances. C'est entendu. Ou plutôt ce n'est pas entendu, puisque, par définition, c'est du silence. Disons donc, pour parler plus congrûment, qu'il faut le croire.

Nous avons tous rencontré des députés, avouons même que nous avons cherché à en rencontrer, et ils ne nous ont rien dit, rien, rien ! Proclamons aussi que tous, respectueux et discrets, nous ne leur avons rien demandé. Nous n'avons interrogé que « l'atmosphère ».

L'atmosphère, qui est vague, mais, tout porte à le supposer, impartiale, nous a répondu que le résultat moral de ces séances secrètes était qu'on avait pu constater que l'essence même du régime parlementaire est décidément la publicité. Les élus de la nation débattent entre eux les problèmes qui intéressent la nation, ils prennent des décisions, ils renversent ou consolident les cabinets : mais tout cela sous le contrôle de l'opinion publique, qui s'exerce par la publicité de ces discussions. De sorte que, quand cette publicité manque, il est assez épineux de prendre des décisions. Voilà, semble-t-il, ce que raconte l'atmosphère, s'il est permis d'interpréter son langage, assez bas et confus, à la vérité.

Et cela n'empêchera pas, dit-on, le Sénat d'avoir sa séance secrète, à l'instar de la Chambre. En sortira-t-il autre chose, et l'atmosphère rendra-t-elle alors des échos différents ? C'est une autre question. Les séances ordinaires du Sénat ne sont pas secrètes, mais elles sont plus discrètes : ce qui fait qu'il peut avoir une autre mentalité. Mais tout de même, tout de même...

Pierre Mille.

Une circulaire reproduite dans le Supplément, qui vient de paraître, des décrets et arrêtés concernant l'application de la loi sur les allocations aux familles des mobilisés, circulaire relative à la remise des titres de pensions aux veuves et orphelins de militaires, contient ces mots mystérieux : « Au cas où, au cours d'une transmission, le primata serait adiré, le duplicata le remplacera, etc... ».

Le primata serait adiré... Voilà du beau langage ! MM. les préfets et sous-préfets, en lisant ces vocables étranges, ont dû ouvrir de grands yeux, — et leur dictionnaire, où d'ailleurs ils ont cherché en vain le mot « primata »...

Au lieu de parler latin et d'employer le verbe inusité adirer, dans une circulaire où il s'agit de la pension des veuves, n'eût-il pas été plus simple de dire tout bonnement, de façon à être compris de tout le monde : « Au cas où la première expédition serait perdue » ?

A l'entour de Paris, les rosiers sont en fleurs. Nos ministres en ont profité l'autre soir, — ce n'était point en comité secret, — pour prononcer chacun à tour de rôle ce mot charmant « rose ».

M. Painlevé, qui est très savant, prétendait que les gens du Midi, — Excellences ou autres, — trahissent toujours leur accent originel en prononçant « rose » comme s'il y avait « rause ». Ils ne peuvent absolument pas surmonter cette difficulté.

— Nous allons voir ! a murmuré M. Malvy, originaire du Lot ; et, cherchant une phrase très ministérielle, il a déclaré en souriant : — « J'ai découvert le pot aux roses ! »

Eh bien ! en détachant les syllabes finales, à peine a-t-il ouvert la bouche un peu trop.

Mais, après lui, M. Doumergue, ministre des Colonies, a prononcé d'une voix vibrante une phrase très ministérielle aussi : « Je ne suis pas sur un lit de rause ! » Puis il a demandé, triomphant : « Croirait-on jamais que je suis du Midi, moi ? »

Si bien que l'illustre assemblée, — y compris le grave M. Ribot, — y est allée de son petit sourire.

M. le ministre des Colonies a trouvé cela très rosse.

L'agent 72, du seizième arrondissement, travaillait ferme, hier, entre midi et demi et une heure, avenue des Acacias et, pour préciser, dans le sentier de la Vertu. Tout mâle qui portait figure d'adolescence, de jeunesse et même d'âge pas trop mûr était par lui scruté au passage avec une minutie qu'admirait même la receveuse des chaises.

— Vos papiers ! requérait l'agent, qui d'ailleurs ne faisait que son devoir.

— Je suis Roumain, dit un jeune homme au teint bis. Et le 72 salua.

— Je suis R... roumain, dit encore un éphèbe avec l'accent de M. de Max. Et le 72 resalua.

— Je suis sujet de R... roumanie, déclara un troisième. Et le 72 resalua.

— C'est étonnant ce qu'il y a de Roumains dans le bois de Boulogne, dit-il à son collègue qui gardait sa bicyclette sur la chaussée.

— Patiente un peu, dit l'autre, avec l'accent du Midi. Peut-être bien qu'on va les mobiliser.

Or, des carlins échappés des bras de deux jolies passantes mordirent les agents aux chevilles.

— Je vais dresser procès-verbal, déclara fermement l'agent 72.

Mais l'autre, prudent :

— Laisse donc ces cabots tranquilles ! Qui sait s'ils ne sont pas Roumains aussi ?

Les pêcheurs à la ligne savent-ils que Lloyd George, — le nouveau ministre de la Guerre anglaise de demain — est un grand pêcheur devant l'Eternel ? Il aime à pêcher la truite dans les torrents du pays de Galles et se sert, affirme-t-on, de hameçons d'argent.

Voici à ce sujet une anecdote qui prouve que la popularité du grand homme d'Etat ne date pas d'aujourd'hui. C'était il y a quelques étés : on vendit sur le marché de Londres des truites à prix d'or, — parce qu'on avait soi-disant trouvé dans leur bouche un hameçon d'argent, et qu'elles avaient échappé à l'illustre ligne du gentleman Lloyd George. Il va sans dire que les hameçons — en argent ou simili — étaient fourrés dans la truite par des marchands sans scrupules.

Lloyd George, ayant appris la chose, collectionna humoristiquement ces hameçons, — et s'en servit. Ce fut même à partir de ce jour-là seulement qu'il eut « les hameçons d'argent », d'abord inventés par la légende.

Mais, cet été, le successeur de lord Kitchener aura trop de soldats à mettre en ligne pour songer à jeter sa ligne !

Le tact, ce n'est pas ce qui étouffe nos ennemis, et une nouvelle preuve de leur lourdeur d'esprit c'est l'humiliation qu'ils imposent à nos soldats prisonniers de se coiffer de la casquette allemande ou de rester tête nue.

Il faut faire flèche de tout bois dans l'empire du kaiser et le métal des casques Adrian est un butin précieux, soit qu'on le fasse fondre, soit que la coiffure même serve pour déguiser quelque lourd Paméranien et tendre ainsi des pièges aux nôtres.

Aux prisonniers dépouillés de leur casque et qui par malheur ont perdu leur bonnet de police, on remet donc de vieilles casquettes de soldats allemands dont on remplace la cocarde par la grenade, le cor ou l'ancre qui orne la coiffure française.

C'est une humiliation que nous n'infligeons pas à nos prisonniers : ils ne gardent pas leurs casques, c'est entendu, mais, à défaut de leurs petits calots de corvée, on leur donne des casquettes civiles ou des bérêts, sans leur faire l'outrage de les astreindre à porter le képi de leurs vainqueurs.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

SUR QUELQUES DOCTEURS

La Faculté de Budapest vient de s'enrichir de cinq nouveaux docteurs. Ce ne sont rien de moins que le roi Ferdinand de Bulgarie, l'archiduc d'Autriche Joseph, le comte Tisza, président du Conseil en Hongrie, le maréchal Mackensen et Enver-Pacha. Nous devons à la vérité de dire qu'ils furent nommés *honoris causa*, comme s'expriment les diplômes : tout porte à croire qu'ils n'exerceront pas.

L'archiduc, Mackensen et Enver seront dorénavant docteurs en droit public. Ce sont des militaires. Nous aurions pu croire qu'ils représentaient la force. La Faculté de Budapest a estimé que, de ce fait même, ils devaient représenter aussi le droit public. En vertu de cette doctrine nouvelle, la force ne prime plus le droit, elle se confond avec lui. L'épée est la suprême incarnation du droit public.

Nous n'en doutions pas, mais il appartenait aux légistes hongrois de le proclamer *ex cathedra*. Qu'il n'y ait plus en Europe, depuis cette guerre, de droit public, c'est l'évidence même ; mais que les professeurs de droit public se réunissent solennellement pour le proclamer, voilà qui est nouveau, charmant et rare.

Je me demande sérieusement ce qu'ils auraient à répondre, si demain, l'un des nouveaux docteurs leur répondait :

— Messieurs, je vous remercie beaucoup de l'honneur que vous me faites. J'ai, en effet, découvert pour l'enseignement du droit public une méthode qui, pour n'être pas nouvelle, n'en est cependant que plus efficace et qui consiste à pendre quiconque n'est pas de mon avis et à poursuivre à coups de canons, de fusils et de gaz asphyxiants tous ceux qui voudraient s'opposer à mes desseins. Vous avez été obligés de reconnaître, vous-mêmes, la supériorité de cette méthode d'enseignement. C'est fort bien. Mais alors, je voudrais bien savoir ce que vous faites dans vos chaires et ce à quoi vous servez. Faites-moi le plaisir de céder la place.

Le comte Tisza a, lui, reçu simplement le diplôme de docteur en droit. Du fait qu'il n'est que simple civil, les professeurs de la Faculté de Budapest ont, sans doute, estimé que le droit public lui échappait.

Mais le plus joli trait de la Faculté de Budapest est, à notre gré, d'avoir nommé le tsar Ferdinand « docteur en philosophie ». Si large que fût leur conception du droit, ils ont estimé que, malgré tout, le mot même de « droit » ne pouvait s'appliquer au cas de ce souverain. J'imagine volontiers la joie qui dut être la leur, lorsqu'ils se sont avisés que le nom de « philosophie » était le seul que l'on put accoler dignement à celui de Ferdinand de Bulgarie.

Je ne sais pas, à la vérité, à quelle école de philosophie on peut, sans injure, rattacher Ferdinand, car s'il est volontiers cynique, ce n'est certes pas à la manière d'un philosophe.

Appartenez-vous à l'école platonicienne, cartésienne ? Êtes-vous disciple de Leibniz ou de Kant ?

— Moi, quoique Bulgare, j'appartiens à l'école que l'on dénomme « grecque », sans plus de précision. Je suis disciple de Robert Macaire.

Sur quoi l'Université de Budapest s'est écriée, d'une seule voix, comme dans la cérémonie du *Malade imaginaire* :

Dignus, dignus est intrare in nostro docto corpore !

Candida.



LE GENERAL DE MOLTKE

dont nous avons annoncé la mort hier en Dernière Heure

LA SITUATION MILITAIRE

Nouvelle attaque repoussée devant Verdun

L'offensive russe et ses conséquences sur les autres fronts

Devant Verdun, l'ennemi n'a donné d'autre signe d'activité qu'une nouvelle attaque contre nos positions au nord de la cote 324, sur la rive gauche de la Meuse. Cette attaque a été brisée par nos feux avant d'avoir atteint nos lignes. Une fois encore les pertes de l'ennemi ont été considérables sans qu'il ait obtenu aucun résultat.

Le communiqué russe signale la présence d'hommes envoyés du front français parmi les troupes allemandes qui combattent entre le Styr et le Stokhod. Il ne faudrait pas conclure de là que des unités entières aient été transportées d'un front sur l'autre. On a parlé beaucoup,

écrite que « l'offensive russe aurait une certaine répercussion sur tous les fronts ». Nous en aurons tôt ou tard la preuve.

En attendant, l'offensive russe continue avec succès. Les Allemands reconnaissent que les armées de Linsingen ont été refoulées du Styr sur le Stokhod et que les attaques russes ont été repoussées « en partie ». Le sens de cette atténuation est trop clair pour qu'on y insiste.

Quant à l'armée de Bukovine, l'occupation de la ligne du Styr et de Czernowitz l'a coupée en deux tronçons dont l'un se retire à l'ouest par Kolomea et Stanislaw, l'autre, qui défendait Czernowitz, au sud, par Radautz et Kimpolung, où il se heurtera au massif des Karpates. La retraite de cette armée paraît bien compromise, et sans doute elle ne se sera retirée de la région de Czernowitz que pour tomber dans un autre désastre. Déjà l'armée russe a franchi sur plusieurs points le Pruth et atteint son affluent de droite, le Sereth, qu'il ne faut pas confondre avec l'affluent du Dniester qui porte le même nom.

Jean Villars.

Après la prise de Czernowitz

Les autorités de Bukovine changent leur résidence

ONESSA, 19 juin. — Le gouvernement de la Bukovine qui s'était provisoirement installé à Kimpolung, a été forcé de se retirer plus loin et a choisi maintenant comme résidence les villages de Dornatrawa et de Bystrilza.

La chute de Kolomea serait imminente

LONDRES, 19 juin. — On attend, dans les milieux militaires de Pétersbourg, la prise de Kolomea. Il est vraisemblable que les Autrichiens, dans leur déroute, ne pourront pas tenir longtemps sur ce point qui est cependant d'une importance stratégique considérable.

Vers Lemberg

LONDRES, 19 juin. — Pendant la dernière quinzaine la Russie a transformé l'aspect de la guerre et changé la sérène confiance (si elle fut jamais sérène) des puissances germaniques en consternation et abatement.

Poursuivant leurs brillants succès, les Russes ont capturé Czernowitz, ce qui facilite l'avance de l'armée meridionale vers Kolomea et Stanislaw qui seront un avantage sérieux pour l'envahisseur, en raison des lignes de chemins de fer qui y convergent. Mais l'objectif principal des Russes est Lemberg et, s'ils s'en emparent, von Bolhmer devra battre en retraite précipitamment ou être coupé.

Un récit allemand de la chute de Czernowitz

Le *Berliner Tageblatt* reçoit une longue dépêche de Czernowitz qui décrit la lutte terrible qui s'est poursuivie pour la possession de la ville. Le télégramme, daté du 14, dit :

Depuis quatre jours se livre autour de Czernowitz une bataille épouvantable. Le 10 juin, les troupes autrichiennes ont évacué leurs positions au nord-ouest de Czernowitz et se sont retirées dans la vallée du Pruth. Depuis ce moment, la ville a été le théâtre d'une lutte violente.

Les combats ont commencé le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là, les autorités de police de la ville ont publié ce manifeste historique : « La population est avertie que la ville de Czernowitz est, dès aujourd'hui 11 juin 1916, sous le feu de l'artillerie ennemie. » La population comprit tout de suite et commença à s'enfuir.

Le spectacle était terrible. Tous voulaient partir le plus tôt possible. Chrétiens et Juifs, Allemands et Roumains, Polonais et Ruthènes, en cortèges interminables, traversaient la ville qui retentissait déjà d'explosions épouvantables. Les Russes avaient commencé le bombardement. Les obus passaient au-dessus de la ville et allaient tomber sur les quartiers bas et la gare. L'artillerie autrichienne répliquait énergiquement, et une atmosphère irrespirable régnait.

Le mardi, même tableau. Les Russes continuaient à bombarder nos positions. Toute la vallée du Pruth, jusqu'à l'horizon, était noire de fumée. Un grand dépôt de munitions, au centre de la ville, était en flammes.

Mercredi, les Russes ont essayé de donner l'assaut : depuis le nord de la ville jusqu'aux approches de la frontière roumaine. La lutte dura toute la journée. L'assaut fut repoussé.

C'est à trois divisions hongroises que paraît



au début de la guerre, de ces transports que l'excellent réseau de chemins de fer dont dispose l'Allemagne aurait facilités. Ils n'ont en réalité jamais atteint, même aux heures les plus critiques, qu'une très faible proportion des effectifs engagés.

Les choses se passent d'une manière un peu plus compliquée. Les armées allemandes qui font face aux forces de l'Entente sur le front oriental et le front occidental éprouvent des pertes continues. Les pertes sont réparées par les dépôts, qui eux-mêmes sont alimentés en partie par les recrues, en partie par les hommes redevenus aptes à faire campagne après une inaptitude temporaire. Ces hommes, blessés ou malades guéris, proviennent eux-mêmes de l'un ou de l'autre front.

Avant l'offensive russe, on rencontrait assez fréquemment sur notre front, notamment devant Verdun, des hommes qui avaient combattu, avant leur séjour à l'hôpital puis au dépôt, sur le front russe. C'est que les pertes étant beaucoup plus considérables dans les unités qui combattaient en France, l'état-major allemand se voyait réduit à emprunter des hommes aux régiments du front russe pour les combler dans la mesure du possible. D'où un affaiblissement de ces derniers effectifs.

Aujourd'hui, c'est le contraire qui se produit, non que les pertes allemandes aient diminué sur le front français, mais le danger est encore plus imminent et plus grave de l'autre côté. Ce sont donc les effectifs qui combattent contre nous qui vont se trouver affaiblis progressivement par cette stratégie dont le principe peut se résumer en cette formule populaire : ouvrir un trou pour en boucher un autre.

C'est en ce sens que la Gazette de l'oss a pu

Ayuntamiento de Madrid

avoir été laissé le soin de retarder les Russes aux bords du pont du Pruth qui couvrent la ville de Czernowitz, pendant que le gros de l'armée austro-hongroise de Pflanzer-Baltin battait en retraite.

Les positions respectives des armées russes et autrichiennes

PÉTROGRAD, 19 juin. — On donne les détails suivants sur les positions respectives des armées russes et austro-allemandes.

Les Allemands essaient de concentrer contre l'aile droite russe des forces importantes au nord du chemin de fer de Ost-Litovsk à Kovel. Le but est de rompre les lignes russes au nord de Loulsk. Mais jusqu'à présent tous les efforts sont restés infructueux. D'ailleurs les lignes de communication pour lesquelles les Allemands cherchent à mener leur contre-attaque sont menacées par l'avance russe tout le long du chemin de fer de Rovno à Kovel. Déjà dans cette région les Russes ont passé le Stokhod, affluent du Stry, et au sud de la même zone leur poussée se poursuit rapide le long du chemin de fer de Dubno. Leurs troupes ont passé la frontière autrichienne près de Radziviloff sur la ligne de Buczarz à la frontière roumaine. Les Russes sont ainsi à quelques kilomètres seulement de Kolomea, point de jonction très important de voies ferrées. De grands combats sont imminents. (Radio.)

PÉTROGRAD, 19 juin. — Le petit nombre de prisonniers fait à Czernowitz s'explique par cette raison que la lutte la plus vive a eu lieu non à Czernowitz, mais au nord-ouest de la ville, entre trois divisions hongroises retranchées et l'armée russe du général Letchinski.

Il est vraisemblable que l'état-major russe, dans son prochain communiqué, annoncera les prisonniers qui ont été faits à l'issue de ce violent combat, alors qu'il n'a donné jusqu'à présent que le chiffre des prisonniers capturés dans Czernowitz même.

Le mouvement interventionniste en Roumanie

BERNE, 19 juin. — On mande de Bucarest au Journal de Berlin à midi qu'une grande assemblée publique a eu lieu dans la capitale roumaine à l'annonce de la prise de Czernowitz par les Russes. MM. Take Jonesco et Filipesco ont pris la parole au cours de cette réunion qui a été très nombreuse.

Les journaux ententistes publient de longs articles disant que le moment est arrivé pour la Roumanie de son entrée en guerre, étant donné les grands progrès de l'offensive russe.

Le journal *Adverul* demande à la population de l'exiger du roi.

La fédération unioniste publie un manifeste dans les journaux russophiles dans le même sens.

LE NOUVEAU MINISTÈRE ITALIEN

Rome, 19 juin. — Comme complément à la liste officielle du ministère que nous avons publiée, on peut ajouter que le nombre des sous-secrétaires d'Etat sera de sept, qu'un certain nombre de sous-secrétaires, notamment ceux des Affaires étrangères et de la Marine, resteront en fonctions et enfin, que les nationalistes, comme c'était prévu, auront une représentation au moins dans la personne de M. Foscarini au secrétariat des Colonies.

Actuellement on connaît les noms de quelques-uns des nouveaux sous-secrétaires d'Etat.

Les titulaires qui ont été désignés sont : MM. Borsarelli, Algieri, Battaglieri, Da Como, Dall'Olio, Ancora, Danielli. Les autres le seront aujourd'hui même.

On assure aussi que M. Boselli voudrait s'adjoindre, comme ministres sans portefeuille, MM. Girardini, Bianchi et le sénateur Scialoja.

Après accord préalable entre MM. Boselli, président du Conseil, et M. Marcora, président de la Chambre des députés, le nouveau ministère se présentera au Parlement le 27 juin. L'ordre du jour de convocation portera simplement : communication du gouvernement.

Le nouveau cabinet est favorablement accueilli

MILAN, 19 juin. — Le *Corriere della Sera* commentant la formation du cabinet, se livre tout d'abord à des considérations sur la diversité d'origine des membres du nouveau ministère ce qui rendra difficile, dit-il, la tâche de M. Boselli; sur ce fait que cinq ministres de M. Salandra restent au pouvoir et que, par conséquent, M. Salandra aurait pu aussi bien procéder à la refonte du ministère; enfin sur la cohésion plus parfaite qui existait au point de vue interventionniste parmi les membres du cabinet précédent.

Le *Secolo* écrit que le programme du ministère se résume dans les trois noms de Boselli, Bissolati, Sonnino, et que le nouveau cabinet inaugurerait son action, soutenu par la confiance de l'opinion publique.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 19 Juin (688^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme, un coup de main de l'ennemi dans la région de Lihons a complètement échoué.

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi a bombardé activement les pentes sud du Mort-Homme et la région de Chattancourt. Notre artillerie a partout répondu par des tirs de barrage et des contre-préparations efficaces.

Sur la rive droite, une attaque allemande prononcée contre nos positions au nord de la cote 321 a été repoussée par nos feux.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre l'Avre et l'Oise, deux détachements ennemis, après un vif bombardement, ont tenté d'aborder nos lignes. Ils ont été repoussés à coups de grenades.

Sur la rive gauche de la Meuse, lutte d'artillerie intermittente.

Sur la rive droite, le bombardement a été violent au nord de l'ouvrage de Thiaumont et dans les secteurs de Vaux-Chapitre et de Souville. Une escadrille ennemie a lancé de nombreux projectiles sur un village au sud de Verdun, où se trouvait un camp de prisonniers allemands. Plusieurs de ces derniers ont été tués ou blessés.

Journée calme sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 18 au 19, deux de nos escadrilles ont successivement bombardé, à Vouziers, les casernes et la gare où l'on signalait des mouvements de trains. L'une a jeté 36 projectiles de gros calibre, l'autre 25.

Le Comité secret

La Chambre a tenu hier, en comité secret, une quatrième séance dont il ne nous est pas plus permis de parler que des précédentes. Disons seulement que cette procédure exceptionnelle de discussion paraît devoir bientôt prendre fin.

Nous avions dit vendredi que la Chambre avait décidé de reprendre, cet après-midi, la discussion de l'article 5 du projet de douzièmes provisoires, dont les dispositions concernent l'alcool. Le comité secret devant continuer aujourd'hui, cette discussion se trouve ajournée. Elle ne saurait l'être longtemps toutefois, car les douzièmes doivent être votés le 30 juin dans les deux assemblées et nous sommes le 20...

L'ACTUALITÉ... ITALIENNE

DANS LA CAPITALE ET A LA FRONTIÈRE



CADORNA, au soldat. — Nous, heureusement, nous sommes d'accord.
Ayuntamiento de Madrid (Numero, de Turin.)

LE BLOCUS DE LA GRÈCE

La situation apparaît de plus en plus critique

La situation à Athènes apparaît de plus en plus critique. Il est évident qu'en prévision de la démarche des Alliés les partis ont tenu à prendre position.

Les organes venizelistes disent que l'avenir de la Grèce est entre les mains de l'Entente, et que celle-ci, après avoir reconquis la Macédoine, pourra modifier à sa guise le statut balkanique. Ils accusent l'état-major, dirigé par le général Dousmanis, d'avoir exploité la discipline militaire et la loi martiale pour peser sur l'opinion publique et pour préparer une attaque contre les Franco-Anglo-Serbes.

Les journaux gouvernementaux ripostent que l'Entente veut conduire la Grèce à l'abîme.

M. Skouloudis manifeste quelque inquiétude

ATHÈNES, 19 juin. — Suivant le *Kairi*, M. Skouloudis a chargé les ministres de Grèce à l'étranger d'entretenir les chancelleries de la question des restrictions maritimes et de s'informer de leurs intentions.

La Chambre s'ajourne au 24 juin

ATHÈNES, 19 juin. — Les journaux annoncent que la Chambre des députés s'ajournerait jusqu'au 24 juin.

On confirme que dimanche a commencé réellement la démobilisation des réservistes appartenant au corps d'armée d'Athènes.

Les libéraux préconisent un Cabinet Zaïmis

ATHÈNES, 19 juin. — Le *Kirya*, organe des libéraux, répondant aux attaques de la presse gouvernementale qui rend le parti libéral responsable des mesures de coercition de l'Entente, dit :

Si nous étions unis nous serions respectés, mais l'union n'est possible que dans les limites de la constitution et si la minorité se soumet à l'opinion de la majorité.

Lorsque, contrairement à toute règle politique, la minorité s'empara du pouvoir, elle chercha à imposer sa politique, qui devait assurer l'hégémonie bulgare dans les Balkans et rendre impossible pour la Grèce une existence indépendante. Comment la majorité pouvait-elle suivre la minorité et partager les responsabilités d'une pareille politique ? Lorsque la politique de neutralité fut correctement appliquée par le cabinet Zaïmis, le parti libéral, tout en formulant des réserves sur la politique suivie, accorda au cabinet un appui qui cessa lorsque furent ordonnées les élections, auxquelles le parti libéral déclara s'abstenir.

Le blocus est strict

ATHÈNES, 19 juin. — Le blocus des Alliés est très étroitement exercé. Le gouvernement d'Athènes avait adressé récemment aux puissances de l'Entente une demande d'exception au blocus en faveur des chargements de blé et de charbon actuellement retenus dans leurs ports. On apprend aujourd'hui au Pirée que la demande n'a pas été admise. Le mécontentement va croissant dans les milieux maritimes.

Aucune activité ne règne plus dans le port du Pirée. On ne signale ni entrées ni sorties de navires; tous ceux qui s'y trouvent sont entièrement immobilisés.

Les protestations des armateurs grecs

ATHÈNES, 19 juin. — Les armateurs du Pirée ont tenu une réunion hier matin, au cours de laquelle ils ont adopté deux résolutions dont l'une à l'adresse de l'Entente et l'autre au gouvernement grec.

Dans la première les armateurs déclarent, en tant que particuliers, qu'il est injuste qu'ils soient soumis à une coercition quelconque par suite d'une dispute entre l'Entente et le gouvernement grec au sujet de la politique de ce dernier, à laquelle ils sont complètement étrangers. Ils ajoutent que, bien que les mesures coercitives soient admises dans le droit des gens, elles sont en opposition directe avec les lois humanitaires.

Dans l'autre résolution les armateurs attirent l'attention du gouvernement sur la situation résultant de l'action des Alliés « qui, déclarant au fur et mesure qu'elle s'étend amène la ruine du commerce maritime grec et des classes ouvrières qui en dépendent ».

L'Allemagne va convoquer la classe 1919

AMSTERDAM, 19 juin. — Selon le *Lokal Anzeiger*, tous les jeunes Allemands, âgés de dix-sept ans, ont reçu l'ordre de se présenter aux autorités militaires.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LES AUTRICHIENS DANS LE TRENTIN

Le maigre bilan
d'un mois d'offensive

MILAN, 18 juin. — (De notre correspondant particulier.) — Il y a juste un mois (1), en examinant les chances d'une offensive autrichienne, nous écrivions : « On peut affirmer, sans craindre un démenti des faits, que jamais les Austro-Hongrois ne pourront réparer les échecs subis depuis le commencement de la guerre ».

Nous ne nous trompions pas. Après trente jours d'efforts inouïs et de pertes sanglantes, l'offensive ennemie décline, cependant que sur le vaste champ de bataille croît la menace de la contre-offensive italienne.

Les troupes des différents chefs ennemis qui se sont succédé dans le Trentin ont à peine entrevu les plaines magnifiques de la Vénétie. Tous leurs efforts se brisent devant la muraille vivante des Italiens.

A la veille de voir les Austro-Hongrois reprendre le chemin par lequel ils dévalèrent sur le plateau des Sette-Comuni, examinons rapidement quels ont été les résultats de cette folle entreprise que les journaux allemands critiquent amèrement.

Elle commença le 16 mai. La haute direction des opérations était confiée à l'archiduc-héritier, qui disposait de 38 divisions, soit près de 400.000 hommes, et d'une artillerie formidable que nous avions évaluée à 2.000 canons, mais que le correspondant de Budapest du *Morning Post* (8 juin 1916) faisait monter à 4.000 et davantage.

Le but de l'offensive était clair. Reprenant le plan du maréchal von Boelzendorf, l'archiduc se proposait de forcer les passages du plateau des Sette-Comuni et d'envahir la Vénétie.

Dans l'impossibilité de résister sur les montagnes, les troupes royales reculèrent, disputant à peine l'avancée de l'ennemi. Celui-ci progressait lentement au centre, mais rencontrait une tenace résistance aux deux ailes, où il était arrêté devant Coni-Zugna et le Pasubio, à droite, et à Ospedello, à gauche. Toutes ces localités sont en territoire autrichien, bien entendu.

Au centre, il réussissait à occuper Asiago et Arziero. Ce sont les uniques résultats appréciables de la campagne.

Depuis le commencement du mois de juin il est immobilisé aux abords méridionaux de ces deux villages fortifiés, cependant que la contre-offensive italienne a déjà commencé à obtenir des avantages.

Les Autrichiens ont évacué Chiesa, à leur aile droite, et sont en train d'abandonner Strigno et Borgo, à leur gauche, dans le Val Sugana.

La *Kölnische Zeitung* du 29 mai dernier, affirmait, sur la foi d'une dépêche de Vienne, que le territoire italien occupé par les impériaux atteignait 250 kilomètres carrés. Depuis cette époque, les Italiens ont dû reprendre une trentaine de kilomètres.

La situation des Austro-Hongrois est d'ailleurs plus critique que jamais.

Accrochés par les Italiens, qui les harcèlent sans relâche, non seulement ils se sont vu enlever toute possibilité d'avancer, mais encore ils ne pourront reculer sans avoir Cadorna à leurs trousses... De toute évidence, la mission du généralissimo italien est de les retenir sur le front du Trentin, cependant que la situation en Galicie empire de jour en jour. — JEAN STELLICO.

(1) Voir *Excelsior* du 18 mai 1916.



Nous avons déjà donné les portraits de quelques membres du nouveau cabinet italien. Voici ceux de MM. CICCIO, ministre du Trésor (en haut); FERRA, ministre des Postes et Télégraphes (à droite) et COLOSIMO, ministre des Colonies (à gauche).

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne
... et d'ailleurs

J'ai connu un excellent homme qui était huissier au ministère des Affaires étrangères, et il m'a dit, un jour : « Dans notre métier, monsieur, on devient facilement maniaque. Comme je ne veux le devenir à aucun prix, voici ce que je fais depuis trente ans : les lundis, mercredis et vendredis, j'entre au ministère par la rue de Constantin; les mardis, jeudis et samedis, j'entre par le quai d'Orsay. Ainsi, je ne fais pas tous les jours la même chose... »

Je ne sais si c'est l'influence du milieu, mais ce fonctionnaire ponctuel évoque à mon esprit les graves personnages qui ont des principes... C'est beau, les principes, mais cela peut être dangereux, les jours où le vent a tourné... car le vent est ainsi fait : il tourne.

Je songe en vous parlant ainsi à l'attitude des Alliés envers la Grèce et à l'attitude allemande envers cette même Grèce.

Nous pratiquons la politique du faux-col. Qu'est-ce que la politique du faux-col? C'est celle qui consiste à tenir un visage impassible, et à réiter d'une voix émue toutes les poésies que le romantisme a consacrées à l'Hellade. Sous le prétexte que lord Byron est mort à Missolonghi, que Chateaubriand avait beaucoup de talent, que Victor Hugo n'en avait pas moins et que Renan savait tourner une phrase, on est plein de ménagements pour celui qui préside aux destinées de la Grèce contemporaine qui n'est pas celle du romantisme, mais bien celle du réalisme. Et celui dont le salon est orné d'un tableau représentant la reddition de Sédan, celui qui est resté blême devant les alignements sublimes du régiment n° 2 de la garde prussienne, celui qui a épousé l'ineffable sœur de Guillaume, celui qui dit « *assomme* » quand la propagande allemande dit « *tue* », celui qui nous pique des épingle dans les mollets et ailleurs, celui qui est de race germanique, celui que la presse allemande et les agents allemands n'appellent jamais que « le vainqueur de Janina », celui qui est volontairement pris dans un écheveau tenon de fil de fer barbelé comme un chat dans une pelote de laine, celui enfin qui se moque de ce qui s'est passé il y a cent ans, rit sous cape de voir que les Alliés sont si distingués.

On nous dit : « Le peuple est pour nous ; il est contre la politique du roi. C'est pour respecter le peuple que nous sommes si pleins de ménagements... »

Je ne comprends pas. Si le peuple est contre le roi, il sera enchanté quand nous dirons au roi : « Votre neutralité, sous la forme germanophile, a assez duré. Tant pis pour vous si vous ne comprenez pas où elle peut vous entraîner. » Le peuple, quand l'irréparable aura été fait, ne nous en voudra pas... Au contraire, il sera enchanté de trouver l'occasion de nous tendre les bras...

Mais voyez-vous, je ne crois pas à cette idylle entre les Alliés et la Grèce contemporaine... Je ne crois pas que le « vainqueur de Janina » ait tant de peine au milieu des Grecs modernes à être germanophile. La politique du faux-col nous a trop dit que Constantin et son peuple sont en désaccord pour que ce soit vrai.

La lyre a chanté il y a cent ans bientôt pour Navarin et Missolonghi. Elle a fait son temps : le mieux est de la mettre au musée du Conservatoire.

L'Allemagne veut faire de la Grèce un arsenal méditerranéen pour elle. Or, nous, nous ne pouvons le tolérer. Là seulement est la question : il s'agit donc de montrer notre force, et le plus tôt possible.

L'Inconnu.

Le prochain Congrès des Femmes Françaises
se tiendra dans Strasbourg reconquis

Hier a eu lieu, au Musée social, rue Las-Cases, l'assemblée générale du Conseil national des femmes françaises sous la présidence de Mme Jules Siegfried. Dans son discours d'ouverture la présidente a évoqué les services que les femmes vont rendre dans les grandes commissions où un vote récent du Sénat les a fait officiellement admettre.

La secrétaire générale, Mme Avril de Sainte-Croix, ayant à fixer la date et le lieu de la prochaine assemblée générale, émet le vœu, acclamé avec enthousiasme par l'assemblée, que cette réunion puisse se tenir en 1917 à Strasbourg, en Alsace redevenue française.

Le conflit s'aggrave
entre les États-Unis
et le Mexique

NEW-YORK, 19 juin. — La situation au Mexique est plus menaçante que jamais.

La menace de Carranza d'attaquer l'expédition américaine si elle prend une autre direction que celle du Nord est considérée ici comme une insulte grossière, et la presse tout entière réclame énergiquement une intervention.

Maintenant que M. Wilson a été réélu par la convention démocratique, il agira énergiquement, sans crainte d'être accusé de profiter de la situation internationale pour soulever l'enthousiasme dans son parti.

Si Carranza réclame de nouveau le retrait des troupes américaines et accentue sa menace, il est probable que la guerre s'ensuivra.

Violents combats en territoire mexicain

NEW-YORK, 19 juin. — L'entrée des troupes américaines en territoire mexicain, près de Matamoros, aurait provoqué un vif combat. Le représentant des États-Unis ne possède encore aucun avis de Washington, relativement à l'état de guerre. La garnison de Mexico a été très réduite. On redoute des attaques de bandes zapatistes qui pourraient être dangereuses pour la sécurité de la capitale.

Des dépêches de Brownsville (Texas) annoncent que les troupes américaines qui opèrent contre les bandes de Villa ont été attaquées. D'autre part, une dépêche d'El-Paso dit qu'une armée mexicaine menace à Chihuahua les forces expéditionnaires du général Pershing qui seraient entourées de tous côtés sauf au nord, où elles conservent leur ligne de communication avec les États-Unis.

Outre la mobilisation des milices
le renforcement de la flotte est décrété

WASHINGTON, 19 juin. — Le président Wilson a décrété l'appel sous les armes pour servir sur la frontière du Mexique, des milices de différents États.

WASHINGTON, 19 juin. — Outre la mobilisation de la milice pour le service de la frontière mexicaine, le ministre de la Marine a ordonné le renforcement des bâtiments de guerre, sur les deux côtes, pour la protection des Américains.

Selon les informations parvenues des différents États, la mobilisation de la milice se fera promptement. Elle comprendra cent mille hommes, représentant toutes les armes, et des détachements d'hôpitaux.

En plus de la milice, pour la surveillance de la frontière, trente mille hommes de troupes régulières pourraient être envoyés immédiatement à l'intérieur du Mexique, si les hostilités avec le gouvernement du général Carranza y donnaient lieu.

Bien qu'on déclare que la mobilisation n'a été précipitée par aucune nouvelle information du Mexique, on savait que depuis une quinzaine de jours la tension croissait. Elle a été encore augmentée par la note du général Carranza, demandant que les troupes du général Pershing se retiennent et par l'ultimatum du délégué du général Carranza à Chihuahua, la semaine dernière.

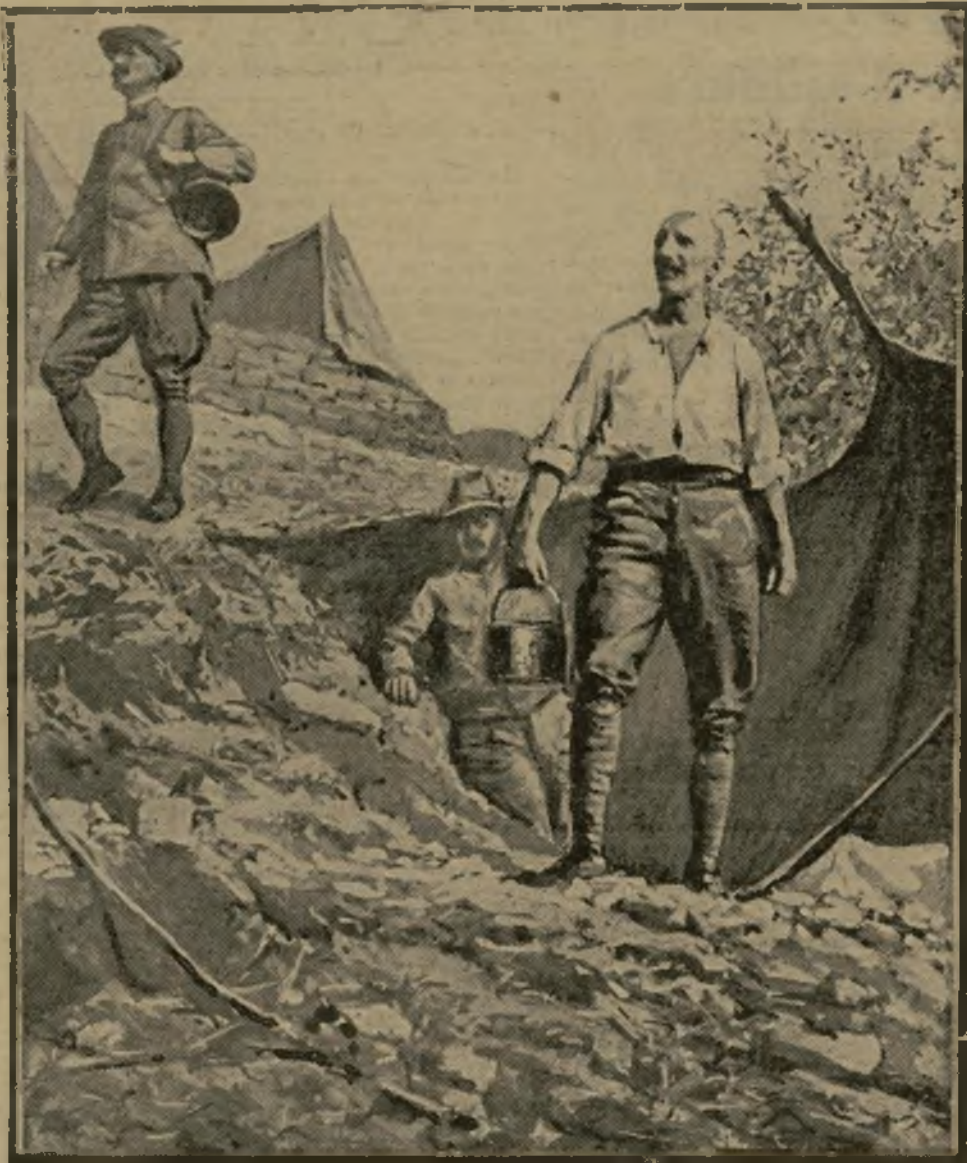
On ne croit pas que M. Wilson ait aucunement l'intention d'acquiescer à la demande du général Carranza.

TOMBÉS DE 1.800 MÈTRES!



Nous avons raconté hier comment deux avions, entrés en collision, étaient tombés de 1.800 mètres, sans trop grand mal pour les pilotes qui les montaient. De nombreux curieux sont venus contempler hier les restes des appareils brisés, en évoquant les péripéties d'un accident qui eût pu être si terrible, et qui s'est terminé — on peut le dire — si heureusement.

M. Bissolati, poilu italien



Dans le nouveau cabinet Boselli, M. Bissolati est l'un des quatre ministres sans portefeuille. On sait qu'il combattit longtemps sur le front, d'où il ne s'éloigna qu'après avoir été grièvement blessé. En récompense de sa bravoure, M. Bissolati reçut du roi une décoration militaire.

Le grand-duc Michel à Londres



Le grand-duc Michel de Russie, après avoir été chargé d'importantes missions au Japon, vient d'inaugurer une exposition de tableaux militaires inspirés par la guerre en Serbie.

Un attelage pittoresque



L'armée britannique d'Egypte n'a pas manqué d'utiliser les moyens de traction animale du pays qu'elle défend. C'est ainsi qu'un service régulier de chameaux a été organisé pour le transport des récipients contenant l'eau potable, des sources jusqu'aux cantonnements du désert.

DERNIÈRE HEURE

Les Autrichiens s'accrochent et contre-attaquent mais ne peuvent enrayer l'avance russe

NOS ALLIÉS ONT FAIT, LE 18, 3.000 NOUVEAUX PRISONNIERS

PÉTROGRAD, 19 juin. — Communiqué du grand état-major.

Sur le front des armées du général Broussiloff, l'ennemi a tenté, par des contre-attaques, d'arrêter notre progression sur Looft.

Dans la région du village de Borovitchi, au sud-est du village de Lokatori, à 6 verstes au sud de la grand-route de Loutsk à Vladimir-Volinsky, les Autrichiens en formations massives ont attaqué nos éléments et ont enfoncé un secteur du front de combat; ils ont enlevé trois canons d'une batterie qui a résisté vaillamment jusqu'à la dernière gargousse.

Des renforts sont accourus et ont culbuté l'ennemi qui avançait; ils lui ont repris un canon et ont fait 300 soldats prisonniers avec 2 mitrailleuses.

Dans la région de Korytnitzky, au sud-est de Svinionkhi et au sud-est de Lokatchi, un de nos vaillants régiments a lancé une contre-attaque et mis en fuite les assaillants, tandis qu'une section de nos batteries légères s'avancait à la lisière du bois, et, par des tirs rapides, canonait les fuyards. Nous avons enlevé dans cette action 1 mitrailleuse et avons fait prisonniers 3 officiers et 100 soldats.

A l'est de Gorohoff, au sud de Svinionkhi, après une résistance acharnée, nous nous sommes emparés d'un bois près du village de Bojeff; nous avons fait prisonniers 1.000 soldats et nous avons pris 4 mitrailleuses.

Lors des attaques qui se sont produites dans la région limitrophe au sud de Padziviloff, l'adversaire a accueilli nos troupes avec des jets de liquide enflammé.

Nous avons fait, dans cette région, hier, 1.800 prisonniers.

Nos troupes, ayant occupé Czernovitz et ayant passé en maints endroits le Pruth, avancent énergiquement vers la rivière Seret.

Il est établi que lors de l'occupation par les troupes du général Lechitsky de la tête du pont de Czernovitz, nous avons fait prisonniers 49 officiers et plus de 1.500 soldats, nous avons enlevé 10 canons près de la ville de Czernovitz.

Lors de la poursuite de l'ennemi, nous avons fait prisonniers 400 soldats près du village de Fort-chourmare; nous avons capturé 2 pièces lourdes, 2 affûts, de nombreux caissons à munitions, 1.000 chariots chargés de vivres et de fourrage.

Près du village de Storoynetz, nous avons capturé 2 officiers et 85 soldats; nous avons pris des mitrailleuses.

Le total des prisonniers faits au cours de la journée du 18 juin s'élève à environ 3.000 hommes.

A la gare de Zoutchka, au nord de Czernovitz, nous nous sommes emparés d'un dépôt de matériel du génie.

Sur le front nord, dans la région Sylvestr et sur le front de la Dvina, le duel d'artillerie continue.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Gumishan, dans la région du village de Bazardjik, nous avons repoussé une offensive des Turcs.

La retraite des Autrichiens

PÉTROGRAD, 19 juin. — Une partie des Autrichiens qui ont évacué Czernovitz bat en retraite vers Kolomea et Kouty; d'autres se replient dans la direction de Nornavaïra.

L'armée de Pflanzer est maintenant complètement isolée et ne peut compter que sur elle-même.

Il y a dix jours, l'université de la ville de Czernovitz avait conféré des diplômes de docteur à quelques généraux autrichiens, ce qui prouve combien la chute de la ville fut imprévue.

L'anxiété à Berlin

LONDRES, 19 juin. — Les télégrammes de Berlin annoncent que les Russes attaquent à 20 kilomètres au nord de Baranovitz et à 80 kilomètres au nord de Pinsk, défendue par des troupes autrichiennes sous les ordres du prince Léopold de Bavière.

La situation des Autrichiens apparaît comme très difficile, car on ne peut construire des tranchées dans cette région marécageuse.

Les télégrammes du Berliner Lokal Anzeiger sont pessimistes et avouent que les Russes avancent.

Une assez vive anxiété commence à régner à Berlin. (Radio.)

L'émotion en Roumanie

LONDRES, 19 juin. — Les dernières dépêches reçues ici indiquent que si la totalité de la garnison de Czernovitz ne s'est pas rendue, ce qui peut en rester bat en retraite dans le plus grand désordre vers les défilés de l'est des Carpathes.

Les Russes du général Letchinsky dominent tout la ligne ferrée de Czernovitz à Lemberg et l'on s'attend d'un instant à l'autre à recevoir la nouvelle de la prise du point de jonction de Stapislav.

Ces événements produisent une émotion profonde en Roumanie.

Les Autrichiens repoussés sur tout le front avec de lourdes pertes

ROME, 19 juin. — Commandement suprême.

La bataille continue avec acharnement sur le plateau de Sette Comuni.

Au sud-ouest d'Asiago, l'adversaire multiplie ses efforts contre nos positions.

Notre contre-offensive continue vigoureusement au nord-est.

Dans la matinée d'hier, après un violent feu d'artillerie, de fortes colonnes ennemies ont renouvelé les attaques contre la partie du front située entre le mont Magna-Boschi et Boscon; elles ont été chaque fois rejetées avec des pertes très graves; un intense bombardement de nombreuses batteries de tous calibres a suivi.

Au nord de la vallée de Frenzela, l'ennemi a essayé, hier, en plusieurs endroits, de diminuer notre pression au moyen de contre-attaques. Nous l'avons repoussé partout.

Ensuite, nos batteries ont continué d'avancer lentement, mais sûrement. Les progrès les plus considérables ont été accomplis à l'aile droite, où des détachements alpins qui s'étaient déjà distingués les jours précédents ont pris d'assaut la cime Isidore, y faisant une centaine de prisonniers et s'emparant de deux mitrailleuses.

Sur le reste du front, actions d'artillerie.

AUTOUR DE SALONIQUE

SALONIQUE, 19 juin. — On signale sur le front la canonnade habituelle et un bombardement de nombreux campements bulgares, sur la frontière, par des avions.

La dixième division bulgare est concentrée entre Xanthi et Oudjilar et se prépare à franchir le Nestos.

M. Kapp veut absolument pourfendre M. de Bethmann-Hollweg

GENÈVE, 19 juin. — Les principaux journaux allemands publient le nouveau mémoire de M. Kapp, qui avait déjà publié une brochure attaquant vivement le chancelier pour sa faiblesse et l'inutilité de sa politique.

M. Kapp accuse maintenant le chancelier d'avoir refusé sa brochure au Reichstag en employant des mots blessants pour lui et il termine en disant qu'il eut une satisfaction immédiate du chancelier et qu'il ne lui permettra pas de se réfugier derrière le bien de l'Etat, ou la censure, ou encore la position qu'il occupe.

BERNE, 19 juin. — A propos des vives attaques dirigées par le directeur de l'Agriculture, M. Kapp, contre M. de Bethmann-Hollweg, la Germania, le grand journal catholique berlinois, prend parti dans son numéro du 18 juin, pour le chancelier.

M. Kapp a eu tort, d'abord, de le soupçonner, « car comment douter raisonnablement que dans cette guerre, et à la conclusion de la paix, le chancelier ne veuille assurer à l'empire tous les avantages possibles ? Nous ne connaissons pas un acte, pas une déclaration, par un trait du caractère de M. de Bethmann-Hollweg qui justifie telle supposition ».

M. Kapp ayant menacé le chancelier d'un duel, le journal écrit : « Si M. Kapp tient tant à manier les armes, qu'il aille sur le front ! Nous autres, Allemands, nous n'avons véritablement pas le temps de nous fusiller réciproquement, et le chancelier moins que personne. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

MARSEILLE, 19 juin. — Un navire patrouilleur a rencontré, au large de Marseille, un voilier battant pavillon grec qui faisait route vers l'est; ce voilier, le *Krakoudis*, a été amené dans le port et consigné jusqu'à nouvel ordre.

LE HAVRE, 19 juin. — Le patrouilleur *Saint-Jacques* a coulé. Sur seize hommes d'équipage, neuf ont disparu; les sept autres ont été grièvement blessés et ont été raménés par des bateaux-pêcheurs.

BALE, 19 juin. — Un accident est survenu dans les mines de potasse de la Haute-Alsace; on apprend que plusieurs prisonniers russes qui y étaient occupés, ont été ensevelis; l'un a succombé à ses blessures.

BALE, 19 juin. — Le cycliste alsacien Ritzenthaler, que l'armée avait mobilisé comme aviateur, vient, au cours d'un vol d'essai, de faire une chute et il a été tué sous les débris de son avion.

Nouvelles bagarres à Dublin

LONDRES, 19 juin. — Les journaux annoncent qu'hier, entre 1 heure et 2 heures de l'après-midi, à l'issue d'une messe célébrée à la chapelle d'Adam et Eve, à la mémoire de deux chefs rebelles récemment exécutés, une procession d'environ 400 personnes s'est formée à Dublin, suivie par une foule de plus de mille personnes. En tête du cortège un drapeau républicain ayant été déployé, des acclamations ont été poussées pour la République irlandaise en même temps que s'élevaient des huées à l'adresse du gouvernement, des soldats et de la police.

Dans le Westmoreland-Street, la police ayant essayé de couper la route au cortège, une bagarre a éclaté, au cours de laquelle trois agents de police ont été blessés. Quatre hommes et trois femmes ont été mis en état d'arrestation.

Les négociations entamées aboutiront-elles à bonne fin ?

LONDRES, 19 juin. — Les négociations entreprises dans le but de mener à bonne fin la question irlandaise se poursuivent activement. Un communiqué officiel annonce que les délégués nationalistes des six comtés principalement intéressés par les propositions de M. Lloyd George se réuniront à Belfast le 28 juin, afin de discuter le projet.

BELFAST, 19 juin. — Le Congrès nationaliste a adopté un ordre du jour déclarant que les propositions de M. Lloyd George peuvent servir de base à un accord provisoire.

Les représentants du parti ont exprimé leur complète confiance en M. Redmond et estiment les manifestations du mouvement constitutionnel seules capables d'amener un accord définitif.

Le programme du ministère Boselli

MILAN, 19 juin. — La Stampa résume le programme du nouveau ministère qui sera lu aux Chambres : aucun changement en ce qui concerne la politique étrangère, financière et militaire du cabinet Salandra, mais en ce qui concerne la politique nationale et intérieure, M. Boselli ne considère pas son titre de président du conseil comme simplement représentatif. Il se réserve de donner l'orientation voulue et de prendre les initiatives et les mesures jugées nécessaires. Une politique libérale répondra aux idées et au passé du nouveau ministre de l'Intérieur, Orlando. Le programme ministériel comportera en outre des déclarations sur la question des internés, sur la question de la censure ainsi que sur les problèmes qui se posent après la guerre. (Information.)

M. Boselli annonce la formation du cabinet au généralissime italien

ROME, 19 juin. — M. Boselli a adressé au général Cadorna la dépêche suivante :

« En assumant la présidence du conseil des ministres, j'adresse un salut confiant au capitaine insigne qui guide les soldats de l'Italie à la victoire. »

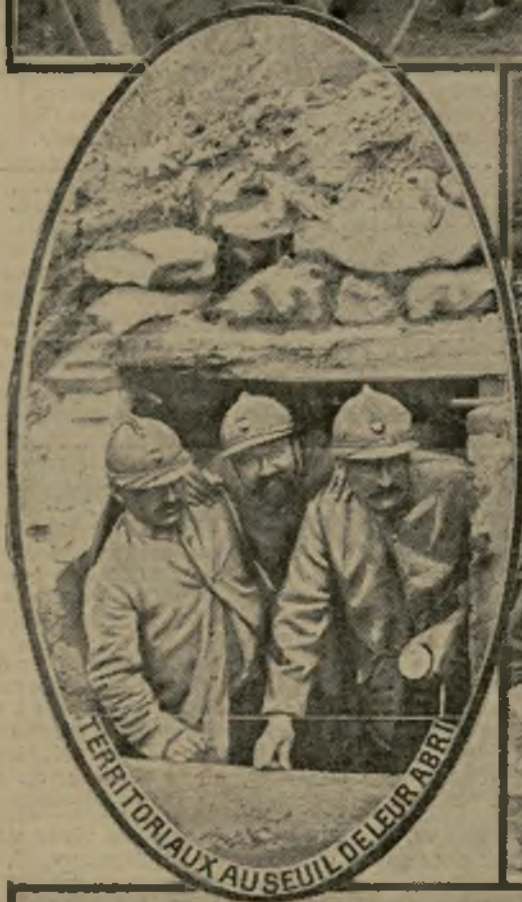
Mise à la retraite d'un général allemand

LONDRES, 19 juin. — On mande d'Amsterdam à l'Exchange Telegraph que selon la *Danziger Zeitung*, le général von Schack qui commandait à Verdun a été mis à la retraite par l'empereur apparemment pour avoir laissé prendre le fort de Douaumont. (Information.)

L'ACTIVITÉ A L'ARRIÈRE DU FRONT



UNE GROSSE PIÈCE DIRIGÉE VERS LE FRONT



TERRITORIAUX AU SEUIL DE LEUR ABRIL



UN DÉPÔT DE MATÉRIEL PRES DES LIGNES



UN 120 VA PRENDRE SA POSITION DE COMBAT



LA CORVÉE D'EAU POTABLE

En outre de nos premières lignes de combat, où l'organisation de la défense fait l'objet d'une vigilance et d'une amélioration de jour et de nuit, existent, à l'arrière, des centres où sont constamment renouvelés les matériaux de toute nature nécessaires à la conduite des opérations. L'activité est incessante entre ces réserves et le front.

Un salut pour les chefs. -- Des gâteaux pour les gosses



Dans un petit village du Nord, proche du front, des officiers français arrivant à une pâtisserie furent accueillis par de petits gamins du pays, qui, vivant depuis des mois dans l'atmosphère de la guerre, les saluèrent militairement. Les officiers ont reconnu ce gentil geste en distribuant eux-mêmes aux bambins les meilleurs gâteaux de la boutique.

Le grand inventeur Edison ne perd pas une minute...



Edison, l'illustre savant américain, n'écrit autant dire jamais. Il dicte son courrier et ses travaux de toute nature à un appareil enregistreur dont les rouleaux sont ensuite transcrits par des dactylographes. Très souvent même, pour gagner du temps, il installe l'appareil dans son automobile, et, tout en vaquant à ses occupations ou en se promenant avec des amis, il consigne, de cette manière, le meilleur de ses pensées.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

Manifestations tumultueuses
à Munich

Munich, 19 juin. — Des voyageurs arrivés à Zurich cette nuit, de Munich, ont apporté la nouvelle de manifestations tumultueuses qui se sont produites vendredi et samedi dans la capitale bavaroise. La foule s'était réunie sur la Marienplatz et avait criblé de pierres les vitres du café du Rathhaus, près de l'hôtel de ville; les manifestants criaient : « A bas la guerre ! Nous voulons du pain ! ». La démonstration aurait pris, dans la soirée de samedi, des proportions graves et la police aurait dû charger plusieurs fois la foule.

Les Dernières Nouvelles de Munich, arrivées ce soir en Suisse, contiennent une note officielle du président de la police de la ville qui dit :

« Ce matin se sont réunies, sur la Marienplatz, des femmes qui n'avaient pu trouver des denrées alimentaires au marché et qui demandaient particulièrement des cartes de pain. Les négociations tumultueuses avec les manifestants ont provoqué la réunion d'une foule nombreuse qui fut dispersée dans l'après-midi par l'intervention du président de la police.

Vers le soir, le nombre des manifestants augmenta; parmi eux se trouvaient des hommes et, malheureusement aussi, des soldats. La majorité, toutefois, était composée de jeunes gens. De l'eau ayant été jetée sur la foule des maisons environnantes, la foule a lancé des pierres contre le café du Rathhaus. La manifestation a pris un caractère plus ample et l'intervention de la police fut nécessaire. Celle-ci, aidée par la troupe, dispersa les manifestants. Une partie d'entre eux furent arrêtés et seront condamnés.

La note ajoute que probablement la crise de l'alimentation sera surmontée. Des cartes de pain seront distribuées vers la fin de la semaine et le Conseil municipal a décidé, en cas de nécessité, de distribuer les dernières provisions. Des cartes de pain supplémentaires seront données aux familles ayant plusieurs enfants. Elle conclut en faisant appel au patriotisme de la population.

Situation difficile en Wurtemberg

En Wurtemberg aussi la situation est critique.

La *Leipziger Volkszeitung* annonce qu'à Leipzig on n'a vendu au marché du 16 courant aucune quantité quelconque de pommes de terre. Et les journaux de Berlin annoncent que la ration de pommes de terre a été abaissée à deux kilos et demi pour une période de douze jours.

Une curieuse disposition a été prise par le nouveau dictateur de l'alimentation, von Batocki, pour essayer de tromper l'opinion publique des pays neutres. Les personnes qui vont en Allemagne, de Suisse ou d'autres pays neutres, devront recevoir de la part des autorités des villes où elles résident, un traitement absolument de faveur. La Centrale d'alimentation de Berlin a recommandé de donner à ces voyageurs tout ce qu'ils désirent.

Leur dernière carte : celle "de semelle"

BERNE, 19 juin. — Les cordonniers allemands ont tenu un congrès à Berlin le 16 juin; ils ont constaté la disette générale du cuir pour le ressemelage; ils demandent qu'une carte de semelle soit instituée.

Cette carte serait destinée non pas au client, mais au cordonnier; elle lui servirait à se procurer le cuir nécessaire et permettrait de régler la consommation des stocks insuffisants qui restent.

Un proverbe qui n'aura plus cours
en Allemagne

Où l'on voit que ventre affamé a, si l'on peut dire, des oreilles, et une langue... bien pendue.

BERNE, 19 juin. — On lit dans la *Deutsche Tageszeitung* du 17 au soir :

Le bourgmestre de Friedland (Prusse Orientale) publie l'avis officiel suivant :

« Des femmes de la bourgeoisie et des domestiques se plaignent de l'attitude des femmes d'ouvriers lors des distributions de viande à l'abattoir et quand elles font leur choix. Elles assurent que dans des magasins elles sont exposées à des propos sarcastiques et injurieux. J'avertis donc toutes les femmes qui font leurs emplettes qu'elles aient à se montrer conciliantes comme l'exige la gravité de ce temps, et à se comporter comme les hommes du front qui ne connaissent pas les distinctions de classes : riches ou pauvres sont égaux en droits. »

La *Deutsche Tageszeitung* ajoute :

Quiconque a assisté à Berlin au rassemblement devant les magasins de viande et devant les bonobies confirmera que les femmes de Berlin ne le cèdent en rien à celles de Friedland. Ce qu'on a pu parfois entendre en ces occasions ne figure en aucun lexique. Du reste, un avertissement officiel serait à Berlin, fort probablement, demeuré sans effet, s'il n'eût contribué à développer ces vilaines manières. »

Les Français sous le feu

L'admirable résistance du commandant Raynal dans le fort de Vaux, l'endurance et le sacrifice des vaillantes troupes qui se signalèrent, depuis plus de trois mois, autour de Verdun, dans plus de cent combats, remettent plus que jamais en honneur cette intrépidité dont le soldat français donna toujours l'exemple.

D'un héros du passé comme Latour d'Auvergne à l'officier actuel qui se montra si brave et déterminé, se poursuit comme une même tradition d'audace et de courage. Le temps peut passer, les guerres succéder aux guerres, les hommes n'obéir plus au même pouvoir ni aux mêmes mobiles : l'esprit d'abnégation, le sentiment de l'honneur et du devoir se maintiennent, malgré des conditions diverses, chez les soldats d'une armée toujours semblable.

« Sa manière ordinaire de combattre, a dit à ce propos Michelet, en nommant Latour d'Auvergne, était tout simplement de marcher en avant, tête nue, le manteau et le chapeau sur le bras, à vingt pas plus loin que la troupe, disant : « Allons d'abord jusqu'à « cet arbre. S'ils sont plus forts, nous reviendrons. »

Il recevait, paisible, une grêle de balles, son manteau était criblé, lui jamais blessé. Il se retournait alors en souriant... »

Aujourd'hui, après plus de cent années, nous retrouvons le combattant français avec le même « cran », le même « mordant » dont faisait preuve, au milieu de la guerre, un soldat du peuple comme Latour d'Auvergne ; et ce sublime sang-froid, cette divine acceptation, ce calme et méprisant sourire, ils sont toujours les mêmes qu'au temps où le vieil ancêtre se portait ainsi, en avant, au milieu des balles.

En présence d'épisodes comme ceux de Douaumont, du Mort-Homme, de Vaux, l'ennemi lui-même, surpris dans son assaut le plus furieux, ne peut plus s'arrêter, on, s'il s'arrête, l'espace seulement d'un éclair, c'est pour admirer ces extraordinaires Français à qui le danger semble donner de nouveaux moyens de combattre.

Le colonel allemand Gædike, critique militaire du *Vorwärts*, écrit que le moral de pareilles troupes est admirable. De son côté, le fameux major Morant reconnaît, dans son journal, que les Français sont animés « d'une ardeur et d'une émulation qui les incitent aux grands exploits ». Pour un peu, s'il ne rendait pas de dépasser sa pensée secrète et de troubler ses lecteurs, il dirait, en parlant de nos braves : « Ce sont des héros ! »

« Ce sont des diables ! » disait, après les batailles d'Iéna et d'Auerstedt, en employant un mot un peu plus fort, un officier prussien qui venait de contempler nos régiments à l'œuvre. Et il ajoutait, stupéfait de tant d'audace et de cette frénésie qui fait du Français au feu le premier soldat du monde : « Ces Français sont de petits hommes, des nains. S'il s'agissait simplement de se mesurer avec eux corps à corps, je me ferais fort de venir à bout de six d'entre eux et de les faire sauter par la fenêtre; mais, en troupe et dans les rangs, cela marche, cela se déploie avec une promptitude sans exemple; les boulets passent par-dessus. »

« Ils sont irrésistibles », ajoute après les mêmes batailles un autre témoin, officier au service de Brunswick. Et celui-là encore disait, ayant vu les Français se mesurer avec ses Prussiens : « Ils sont petits, chétifs; mais, ils deviennent au feu des êtres surnaturels. Ils sont emportés par une ardeur inexprimable dont on ne voit aucune trace chez nos soldats. »

Ceux qui ont vaincu le roi de Prusse à Iéna, Brunswick et Möllendorff à Auerstedt, revivent, de nos jours, dans leurs petits-fils. Et, ce qu'il y a de curieux, tant la guerre n'est qu'un recommencement éternel, le cri de l'adversaire, cri d'admiration, de surprise et de crainte, après cent années, est toujours le même : « *Es sind kriechende Katzen!* » (Ce sont des chats rampants !) Voilà en quels termes s'exprimait, en parlant de nos héros, au lendemain même de la bataille de la Marne, devant le lieutenant X... des chasseurs alpins, qui l'a relaté dans son *Carnet de Route*, un capitaine bavarois fait prisonnier. Et cet Allemand voulait dire par là qu'il avait assisté à un combat unique, et que c'était avec un entrain irrésistible, une décision farouche, une adresse et une complexité sans exemple qu'il avait vu nos chasseurs, nos diables bleus, bondir, ramper et se maintenir sur le terrain conquis.

Ainsi, les guerres peuvent prendre, avec le temps, un aspect nouveau, les moyens matériels de combattre se transformer, la méthode tactique différer. Une chose demeure, immuable, belle et pure : c'est cette âme intrépide du Français que le vieux reître allemand, bien avant les Gædike et les Morant, avait vue luire déjà dans plus de mille rencontres, sous le marion de Bayard, le tricorn de d'Assas, le shako de Latour d'Auvergne, et, voici quelques jours, sous le casque de Raynal : « *Cornequetter!* » comme disait le vieux Montluc, les Français n'ont jamais eu peur.

Edmond Pilon.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

Ayuntamiento de Madrid

Le nouveau bureau
du Conseil municipal

Convoqué en session ordinaire, le Conseil municipal s'est réuni hier en séance publique, présidée tout d'abord par le doyen d'âge, M. Lampué, qui prononça une allocution applaudie. Puis nos édiles procédèrent à l'élection des membres du Bureau.

M. Mithouard a été maintenu à la présidence. Ont été élus vice-présidents MM. E. Gay, Henaff, Froment-Meurice, Dherbecourt; secrétaires, MM. Lallemant, Pointel, Delaveuve, Fiancelle, et M. Nogent a été nommé syndic. En prenant place au fauteuil de la présidence, M. Mithouard a prononcé un discours dans lequel il a constaté en ces termes les bienfaits de l'union sacrée :

La preuve est donc faite, en ce qui nous concerne, que des Français appartenant aux partis les plus différents, voire les plus opposés, peuvent instituer entre eux, non pas seulement l'entente cordiale, mais une alliance étroite et parfaite des lors qu'une grande pensée nationale les inspire et les guide. C'est la leçon de la guerre, messieurs : il n'est pas téméraire de penser que la paix la recueillera.

Après avoir ensuite annoncé que la foire d'échantillons, à laquelle l'industrie et le commerce parisiens réservent le meilleur accueil pourrait sans doute avoir lieu dès 1917, M. Mithouard a salué la mémoire des deux grands soldats qui viennent de disparaître, lord Kitchener et le général Gallieni, et exprimé l'admiration de Paris pour les combattants des armées alliées.

En fin de séance, M. d'Andigné a fait adopter une proposition ayant pour objet d'envoyer aux municipalités de Pétersbourg et de Moscou une adresse de félicitations pour les héroïques officiers et soldats russes qui viennent de se couvrir d'une gloire impérissable.

La prochaine séance aura lieu vendredi prochain. — M. E.

La Ville de Paris et les services qu'elle a rendus

L'émission des *Bons Municipaux* est près d'être terminée, et le succès que vient d'obtenir la Ville de Paris ne le cède en rien à celui qu'elle avait déjà remporté à deux reprises depuis le mois de décembre 1914.

Ce succès est dû, en premier lieu, au crédit de tout premier ordre dont jouit la Ville et de plus, au placement avantageux qu'offrent ces *Bons*. Leur intérêt payable lors du remboursement sera retenu pour impôts est en effet de 5,25 0/0 l'an pour ceux à six mois et de 5,50 0/0 pour ceux à un an. Ils donnent à leurs détenteurs la faculté de souscrire par privilège aux emprunts que la Ville pourra émettre avant la date de leur échéance, et ils peuvent être remis à la Banque de France en garantie des avances consenties par cet établissement. Enfin, ils sont délivrés immédiatement aux guichets de la Caisse municipale, occasionnant ainsi aux souscripteurs aucun nouveau dérangement.

C'est, en somme, un nouveau témoignage de confiance que le public a donné à toute l'Administration municipale qui, depuis le début des hostilités, a rendu de si remarquables services.

La Ville de Paris qui, suivant une généreuse tradition, a, dans les circonstances présentes, donné l'exemple d'un large esprit de solidarité sociale se devait à elle-même de faciliter la reprise de l'activité économique et, par suite, d'atténuer les conséquences de la guerre, en poursuivant l'exécution des travaux entrepris avant les hostilités et en assurant la marche de ses services d'égilité au mieux des intérêts de la population.

Or, elle a atteint le but qu'elle s'était proposé sans se départir un moment de cet esprit d'économie qui l'a mise à même de ménager constamment ses ressources bien au delà des dates prévues et tout en remplissant intégralement ses engagements envers les porteurs de ses anciens emprunts. Rappelons, en effet, que pour le remboursement de ses titres amortis et des lots y afférents elle n'a même pas voulu user de la faculté d'ajournement qu'elle avait le droit d'invoquer conformément au décret du 20 août 1914.

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
13, rue Pavée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

Les belles familles de France

Nous avons publié récemment le nom d'une famille qui compte dix de ses membres au front. Ce n'est pas un cas isolé et à ce sujet l'Association des pères et mères de cinq enfants au moins « La plus grande Famille » nous fournit des précisions du plus remarquable intérêt.

Cette association a eu dernièrement l'excellente idée d'organiser un concours des « Grandes familles au front », concours doté de prix importants et réservé aux familles de sept enfants au moins.

Vingt prix ont été distribués et voici le palmarès qui a été lu à la séance solennelle de la Société d'Economie Sociale :

1. Veuve Augereau, meunière, moulin des Briffières, Saint-Christin (Maine-et-Loire), 14 enfants, 7 fils, 1 gendre mobilisés : 11 ;
2. Veuve Balleux-Moreaux, Unchair, par Fismes (Marne), 12 enfants, 9 fils, 3 gendres mobilisés : 12 ;
3. Berlioz (François), hameau de Bonvent, à Novallaise (Savoie), 18 enfants, 13 vivants, 9 fils, 1 gendre mobilisés : 10 ;
4. Bouteille (Paul), cultivateur à Mancenaux, près Maiche (Doubs), 16 enfants, 13 vivants, 7 fils, 6 gendres mobilisés : 13 ;
5. Couchard (Roger), métayer à Sarat (Puy-de-Dôme), 16 enfants, 15 vivants, 8 fils, 3 gendres mobilisés : 11 ;
6. Calmels (Pierre-Jean), cultivateur à Carencac-Goyralès (Aveyron). Renseignements incomplets ;
7. Veuve Gaumont (Albert), cultivatrice à Saint-Laurent-de-Bredonville, par Gainneville (Seine-Inférieure), 10 enfants, 9 fils, 1 gendre mobilisés : 10 ;
8. Comby (Jean), cultivateur au hameau du Berthier, Valsomme (Rhône), 13 enfants, 8 fils, 3 gendres mobilisés : 11 ;
9. Veuve Garnier (Antoine), fermière au Gros, par Saint-Front (Haute-Loire), 13 enfants, 9 fils, 1 gendre mobilisés : 10 (2 tués, 2 blessés) ;
10. Gerbelot (Jean-Joseph), cultivateur à Saint-Genix-sur-Giniers (Savoie), 12 enfants, 9 fils, 1 gendre mobilisés : 10 ;
11. Gravaud (Félix), professeur de musique, villa Cécile, rue Madame-Nolé, Vannes (Morbihan), 16 enfants, 15 vivants, 6 fils, 2 gendres mobilisés : 8 ;
12. Sauls (Charles), ouvrier carrier aux Garrudes, à Santenay-les-Bains (Côte-d'Or), 17 enfants, 14 vivants, 11 fils mobilisés : 11 ;
13. Lejus (François), cultivateur à Sainte-Solange (Cher), 16 enfants, 7 fils, 3 gendres mobilisés : 10 (1 tué, 2 prisonniers) ;
14. Le Troadee (Joseph), cultivateur, Pleumeur-Gautier-Kervégan, par Legardieux (Côtes-du-

Nord), 15 enfants, 12 vivants, 6 fils, 4 gendres mobilisés : 10 ;

15. Martin (Claude), cultivateur à Chenay-le-Châtel, canton de Maigny (Saône-et-Loire), 19 enfants, 15 vivants, 8 fils, 1 petit-fils, 1 gendre mobilisés : 9 tués, 1 blessé ;

16. Pothier (Jean-Marie), fermier au Cerny-en-Etrelles, par Argentié-du-Plessis (Ille-et-Vilaine), 11 enfants, 10 fils mobilisés : 10 (1 tué) ;

17. Gornet (François), cultivateur à Saint-Berain-sur-Saône (Saône-et-Loire), 13 enfants, 8 fils, 2 gendres mobilisés : 10 (1 tué, 1 prisonnier) ;

18. Reynès (Henri), forgeron à Caplougue, commune d'Arvieu (Aveyron), 12 enfants, 8 fils mobilisés : 8 ;

19. Vaucher-Monier, petit propriétaire à Chabraix, par Saint-Romain-Lachalin (Haute-Loire), 11 enfants, 10 fils mobilisés : 10 ;

20. Veuve Sueur-Gauguin, ouvrière à Desvres (Pas-de-Calais), 12 enfants, 9 fils, 1 gendre mobilisés : 10 (3 tués).

Cette liste est suffisamment éloquent pour que nous soyons dispensés du moindre commentaire mais elle ne constitue en l'espèce qu'une préieuse indication. Elle serait en effet beaucoup plus longue si l'Association avait plus de ressources. Celle-ci n'avait pas prévu un chiffre aussi nombreux de candidats. Les résultats de son initiative ont donc dépassé à la fois ses espérances et ses possibilités financières. Sur les quinze cents demandes d'inscription qu'elle a enregistrées, trois cents environ concernaient des familles de huit ou neuf enfants ou gendres mobilisés et soixante-dix des familles en ayant de dix à treize.

Ce sont autant d'exemples à donner à ceux qui veulent relever la natalité et remettre la France de demain sur des assises vigoureuses.

M. MARK BALDWIN à la Société des Gens de Lettres

Hier à en lieu, à la Société des Gens de Lettres, la réception du professeur Mark Baldwin, l'éminent psychologue américain, qui se trouvait à bord du *Susser* lorsque ce paquebot fut torpillé.

M. Pierre Decourcelle, président, a reçu le grand Américain par un discours où il a exprimé les raisons historiques et sentimentales de la sympathie franco-américaine. M. I. Mark Baldwin a répondu par un discours ému et plein d'humour. Il a affirmé qu'il n'y avait pas un Américain digne de ce nom qui ne fût pas en faveur des principes et de l'idéal qui dirigent l'action de la France.

Sur la proposition du général Malleterre, M. I. Mark Baldwin a été élu par acclamation correspondant de la Société des Gens de Lettres. M. Pierre Decourcelle a rappelé, à cette occasion, que les premiers correspondants de la Société des Gens de Lettres ont été Tolstol et Ibsen.

TRIBUNAUX

Infraction à la loi Dalbiez

M. Gaubert, mobilisé au 30^e dragons, avait été mis en sursis d'appel le 24 novembre 1914, bien qu'il appartenait à la classe 1907. Affrété comme ouvrier tourneur à l'usine Oida, quoique professionnellement conseiller-comptable, il gagnait 12 francs par jour.

Vint la loi Dalbiez, et M. Gaubert dut justifier de ses aptitudes professionnelles. Il ne s'emula pas pour cela. Il établit sa fiche, en donnant des références appuyées d'un certificat délivré complaisamment par M. Sédille, mécanicien à Billancourt, mobilisé comme sous-brigadier au 59^e d'artillerie, détaché à l'usine Girard. C'est dans ces conditions que la commission maintint M. Gaubert dans ses fonctions à l'usine Oida. Mais une lettre dénonciatrice révéla les agissements du faux ouvrier tourneur. Il comparait hier, devant le deuxième conseil de guerre, en compagnie du sous-brigadier Sédille. Dans un véhément réquisitoire, le capitaine Montel réclama une peine sévère. Le conseil condamna M. Gaubert à quatre ans de prison et 2.000 francs d'amende, et M. Sédille à deux années de la même peine.

Mère indigne

Devant les assises de la Seine comparait hier, la femme Caron, habitant Méry-sur-Oise, dont le mari est mobilisé depuis le début de la guerre. Elle était inculpée d'avoir étranglé son nouveau-né, puis de s'être débarrassée du petit cadavre en le jetant dans un trou sur lequel elle répandit du fumier.

Après réquisitoire de l'avocat général Maxwell et plaidoirie de M^e Alexandre Zévats, le jury a accordé les circonstances atténuantes à la coupable. Elle a été condamnée à trois années d'emprisonnement.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Marie-Christine a abandonné cette après-midi, au Palais Mirmar, à Saint-Sebastien.

— S. M. le roi Victor-Emmanuel, accompagné du général Brusati et du commandant Biscaretti, a visité les mutilés en traitement à la villa Mirafiori.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Lady Hastings, femme de S. Exc. l'ambassadeur de la Grande-Bretagne en Espagne, est arrivée à Madrid, venant de Madrid.

INFORMATIONS

— Le baron de Broqueville, ministre de la Guerre de Belgique, et le comte de Lichterfeld ont quitté Paris se rendant au Havre.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre de Chaillot vient d'être béni le mariage de M. Hubert de Gasté, mobilisé, fils du distingué éleveur normand, avec Mlle Odile de Saint-Sauveur, fille du comte Arnaud de Saint-Sauveur, ancien officier, et de la comtesse, née des Isnards.

Les témoins du mariage étaient : M. de Mély, son oncle, et M. de Cernay, ministre plénipotentiaire; ceux de la jeune mariée : la marquise de L'Enfer et le comte d'Annoux, son oncle.

— Hier a eu lieu à Bar-Harbor (Maine), le mariage de Mlle Madeleine Porca Astor, veuve du colonel John Jacob Astor, avec M. William K. Dick, vice-président de la Manufacturing Trust Company, Brooklyn, petit-fils de feu William Dick, qui, avec les Havemeyers, forma le Sugar Trust.

— Nous apprenons le prochain mariage d'un jeune Américain, ami de la France, engagé volontaire dès le début de la guerre, trois fois blessé au front, M. Georges Schrein, actuellement élève officier à la Valbonne, avec Mlle Marguerite Hucher, d'Albi.

NAISSANCES

— Mme Jacques Hauvette, née Lefalve, a heureusement mis au monde un fils : Maurice.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du capitaine de cavalerie Paul Destoyer, chevalier de la Légion d'honneur, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de Châlons-sur-Marne ;

— De Mme veuve Louis Brochant, de Rouen, décédée à Vaucluse ;

— De M. Augustin Goss, de Tonnang, décédé à Nancy ;

— Du sous-intendant militaire de 1^{re} classe Jozan. Il avait épousé Mlle Marais, fille de l'ingénieur des mines ;

— De la comtesse de Wilton, née Russell, décédée à Londres ;

— Du sergent René Dufar, du 3^e d'infanterie, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de Philosophie, professeur de première supérieure au lycée de Toulon, mort pour la France, frère du commandant Dufar ;

— De M. Maurice de Surval Saint-Jehan-Monod, mort pour la France, âgé de vingt-deux ans ;

— De M. Maurice Faugue, sous-lieutenant au 4^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, âgé de trente-deux ans.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **FIGIER**
Rue de Rivoli, 59
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES OURS DANS LA HAUTE-LOIRE



Le préfet de la Haute-Loire vient de prendre un arrêté autorisant des battues dans les communes de Paulhaguel et de Saint-Didier-sur-Doulon où, à plusieurs reprises, des témoins dignes de foi ont aperçu, ces temps derniers, des ours isolés mais répondant à des signalements différents.

On suppose que ces plantigrades ont été lâchés par des nomades qui, ne pouvant plus les nourrir ou ayant des motifs impérieux pour tâcher de passer inaperçus — chose peu commode avec leurs encombrants compagnons — auraient trouvé ce moyen expéditif de s'en débarrasser.

La région a toujours été très fréquentée par les

moniteurs d'ours et, il y a quelques années, un de ces dangereux animaux y avait étouffé un petit enfant en pleine parade sur une place publique.

Par une curieuse coïncidence, la photographie ci-dessus a été prise récemment dans la zone même où s'organisent les battues actuelles. Représente-t-elle les ours que l'on poursuit en ce moment ? C'est fort vraisemblable, les passages de nomades étant devenus rares depuis la guerre ; dans ce cas, les chasseurs auraient affaire à de rudes adversaires car ce sont là des animaux de belle taille.

Psyché

Du bruit... Non. Ce n'est rien. Personne. Rose, l'oreille tendue, frissonnante, frémissante, sa lampe à la main, écoute un instant, dans le silence de la nuit, les rumeurs vagues du village assoupi, quelque part en Artois.

En bas, dans l'arrière-chambre de leur petite boutique de mercerie, sa mère dort. Il est onze heures, Rose, qui n'a pas fermé l'œil, a quitté sa chambrette et, à pas léger, elle monte vers la chambre de Patrick. Le *despatch-carrier* est parti. Mission aux avant-postes. Il ne doit pas revenir avant le jour... Rose glisse la clef dans la serrure. Un battement de cœur... Le pêne a fait crac ! crac ! Et en face d'elle, au fond de la chambre, Rose aperçoit une autre Rose, ses longs cheveux de lin sur ses épaules, ses grands yeux bleus hagards d'anxiété, et tenant comme elle une petite lampe au-dessus de sa tête, pour éclairer ses pas. C'est son image réfléchie dans le vieux miroir tout verdâtre, au-dessus de la cheminée, qui s'avance à sa rencontre, comme pour lui dire : « N'entre pas là ! Va-t'en ! »

Mais, autour d'elle, une odeur miellée de tabac frais, un parfum léger de lavande ont évoqué une autre image, celle du jeune soldat anglais, hôte de la maison depuis deux mois, et l'évocation du beau Patrick est plus puissante que toute peur, toute honte, toute angoisse. La curiosité, l'amour, conseillers d'imprudence et d'audace, dominent les affolantes émotions de Rose... Elle a refermé la porte et posé la lampe sur la table... Au milieu de la pièce, debout et les yeux clos, sous ce toit où toute sa vie a tenu jusque-là, dans le silence de la belle nuit de printemps, Rose, en quelques secondes, avec trouble, avec délices, revit soudain son bref et chaste roman.

Devant la fontaine, ils s'étaient rencontrés, Patrick Romney et Rose Delvol... La si vieille histoire ! Rose était venue y puiser de l'eau, Patrick cherchait de quoi allonger son whisky. Le broc de Rose était lourd. Patrick avait pris le broc. Leurs mains s'étaient touchées... et le soldat anglais, avec la jolie Française, étaient devenus tout de suite de grands amis... Oh ! un étrange garçon, ce Patrick, et si séduisant, si joyeux ! Il était *despatch-carrier*, porteur de dépêches, et *lance-corporal*, rien de plus, mais il avait des manières de grand seigneur. Ses camarades ne semblaient pas prendre avec lui leur ton habituel de brusque familiarité. Il s'exprimait en un français très correct, alors que les autres savaient tout juste dire « bonjour » et « diou pang ». Il connaissait Paris, où Rose, elle, n'avait jamais été. Patrick devait avoir de l'influence et des appuis, car, peu de jours après sa rencontre avec Rose, il avait trouvé moyen de se faire donner un billet de logement juste dans la maison de Rose. Depuis, leur existence s'était organisée dans un côté-à-côté très doux. Patrick s'en allait porter ses dépêches, sur sa motocyclette. Il revenait. Il faisait une grande toilette, puis il allumait une pipe et il descendait dans la salle pour causer avec Rose, qui cousait. Parfois, il lui demandait si elle voulait faire une promenade, et ils partaient, en bavardant, sur la route, au milieu de la campagne où, deux par deux, comme eux-mêmes, *tommies* en kaki et petites vil-lagen ses françaises se racontaient des histoires dans un incroyable langage compris d'eux seuls et spécial à chaque couple... Rose admirait Patrick, et lui se plaisait au charme simple, discret de la gracieuse jeune fille, élevée par des religieuses, et, d'instinct comme d'ailleurs, supérieure à sa condition. Est-ce que Patrick avait deviné cela ?... Elle l'attirait. Il avait avec elle des manières amicales et retenues au milieu de leur liberté, et parfois des familiarités innocentes de gamin jouant avec une petite camarade. La traitant tantôt comme une dame, tantôt comme une enfant, toujours avec égard, Patrick était devenu l'ami le meilleur et le compagnon préféré, sans un mot de tendresse, mais avec plus de tendresse qu'aucune phrase n'en aurait pu traduire. Non, il n'était pas comme les autres, ce Patrick, si grand, si mince, si vigoureux, et dont la belle figure régulière s'allumait en de certains instants d'un regard subit, flamboyant de violence impérieuse. Qui donc était-il ?... Un jour, un groupe d'officiers les avaient rencontrés en promenade. Les officiers avaient arrêté Patrick. Rose avait vu le *lance-corporal* prendre la position réglementaire pour répondre à ses supérieurs. Mais leur entretien avec Patrick avait paru à Rose bien singulier. Sans comprendre les mots, elle avait deviné à leur ton qu'ils parlaient avec lui comme ils parlent entre eux. Et Patrick

montrait une aisance singulière devant ses supérieurs.

Deux ou trois fois, elle l'avait interrogé : « Que faisait-il avant d'être soldat ? Avait-il de la famille ? » Patrick avait souri. Il n'avait rien fait... Sa famille, il ne l'avait pas vue depuis des années. C'était tout.

Avant son départ, tout à l'heure, il avait reçu un télégramme, puis deux grandes lettres. En les lisant, il avait eu cette expression d'orgueil volontaire que Rose avait parfois saisie sur son visage. Il avait dit « Well ! ». Ses lettres lues, il était monté dans sa chambre. Un ordre lui était venu. Il avait enfourché sa machine et il était parti, penché sur son guidon, au milieu du fracas de fusillade de son moteur...

Ah ! qui donc est-il ce mystérieux et séduisant Patrick ? Que signifie son insouciance, son air d'involontaire supériorité. Quelle fut sa vie passée ? Cette nuit, Rose a décidé de le savoir...

Rose ouvre les yeux. La chambre de Patrick est en ordre. Sur la table, devant elle, le télégramme est ouvert auprès des deux lettres. Rose a un dernier sursaut de conscience. Ce qu'elle va faire est mal. Comment a-t-elle eu la témérité, la folie d'entrer ainsi chez Patrick pour surprendre, ah ! quoi ?... Et son image dans la glace, fantôme avertisseur, qui lui montre une face bouleversée, lui dit encore : « Va-t'en ! »

Mais le télégramme est là. Sa main le tient, ses yeux le lisent : « Votre frère, le colonel lord Farley, mort hier. Condoléances. Commandant Du Martroy. » Les deux grandes lettres viennent du quartier général anglais. Elles sont adressées au *lance-corporal* Patrick Romney. Sur l'une d'elles, une main a effacé le nom de Romney pour écrire « lord Farley. »

Lord Farley !... Patrick était un lord, un grand seigneur ! Comment pourra-t-il jamais aimer maintenant Rose Delvol ?... Les genoux de Rose fléchissent, et la tête dans ses mains, éroulée, en proie à une détresse affreuse, elle sanglota éperdument...

Dans la nuit, le *despatch-carrier* court à toute vitesse. Il a dépassé les lignes de l'arrière. Il va... il va... Les Boches ont contre-attaqué. Il porte des ordres. Depuis une heure, il entend la canonnade. A présent, les premiers obus égarés tombent des deux côtés de la route. Il se hâte, dépassant les lourds *motor-lorries*, qui amènent des soldats de renfort... Les obus tombent. Patrick, maintenant, les compte... Huit ! Neuf ! Dix ! Une trombe de feu enveloppe le *despatch-carrier* ! Des cris derrière lui... Plus rien...

A Saint-Léonard-on-sea, devant la mer, on voit un jeune soldat traîné dans une petite voiture. Il est affreusement mutilé et peut à peine parler. Une nurse française l'accompagne. Elle seule sait comprendre ses gémissements incohérents et deviner ce qu'il réclame. Des passants, renseignés, suivent d'un regard de pitié émue le jeune lord Farley, dont le passé fut tissé de folies, mais qui fait une fin glorieuse, car il ne survivra pas à ses blessures. Quand elle lui aura fermé les yeux, sa nurse dévouée entrera en religion. Le vieux médecin anglais à qui elle a conté sa triste histoire et qui lui a donné son appui pour demeurer auprès du blessé, l'a surnommée Psyché ! Psyché, la curieuse qui perdit celui qu'elle aimait à l'instant même où elle voulut deviner son secret.

Glande.

LES LOYERS AU SENAT

La commission sénatoriale des loyers a arrêté hier le texte des dispositions du projet fixant les situations respectives des propriétaires et locataires principaux.

Elle a décidé de régler par un texte spécial la situation des locataires en garni et celle des réfugiés des départements envahis.

Elle a enfin examiné le problème de l'indemnité aux propriétaires et la situation faite aux créanciers hypothécaires.

Un médecin-major assassiné par un soldat malgache

TOULON, 19 juin. — Le médecin-major Lousleau vient d'être assassiné par un soldat malgache, dans les circonstances suivantes :

Le docteur Lousleau causait en se promenant avec un camarade, quand un soldat malgache apparut, épaule son fusil et tira sur le groupe. Le docteur Lousleau, atteint par le projectile, tomba mortellement frappé.

Le meurtrier a été immédiatement arrêté. Il aurait agi dans un accès de folie alcoolique.

Les "vient de paraître"

Quand les Français ne s'aimaient pas, par CHARLES MAURRAS (Nouvelle Librairie Nationale)

En sous-titre nous lisons : Chronique d'une renaissance (1890-1905). Renaissance de quoi ? Du respect que nous avons de nous-mêmes, de notre sang, de notre patrie, de nos grandes gloires passées et présentes. Il y a vingt ans... les Français ne pouvaient rien souffrir qui fut de leur main, ni de la main de leurs ancêtres. Leur histoire semblait écrite par leurs propres ennemis. A plaisir, nous diminuions nos dérivatifs, nos artistes, nos savants, nos philosophes. Certains parmi nous trouvaient élégant de piétiner Jeanne d'Arc. Le drapeau était planté dans le fumier par quelques autres. Les cénacles révalent d'amitié franco-allemande. Un réveil s'est produit. La France a trouvé en elle-même ses défenseurs. Le patriotisme a retrouvé, chez nous, ses voies. Aujourd'hui, sur tout le territoire, sous le chaud soleil de l'Union sacrée, il donne ses plus sublimes fleurs. Nous avons renoncé à nous-mêmes ! Nous prouvons que ce n'était là qu'une sottise et pernicieuse élégance. Nous avons des idéologues pour crier « guerre à la guerre », nous avons d'innombrables et héroïques soldats pour la bien faire et la mener jusqu'à la victoire. Nous chantons ou laissons chanter l'Internationale : la France entière chante la Marseillaise. Notre patrie était malade : elle paraît bien guérie.

Qu'est ce livre ? Est-il écrit d'hier ? Non, certes : il est fait d'articles dont le premier fut écrit en 1890. Mais c'est précisément son « temps de bouteille » qui fait ce livre si agréable à boire. Il prouve une fois encore que Charles Maurras est un maître liseur d'avenir.

Nos petits pendant la guerre et nos grands, par ELIE DANTAIN (Plon).

Les enfants qui ont six ans aujourd'hui ne ressemblent en rien à ceux qui eurent six ans en 1870. Ils ont des opinions sur les autos et leurs préférences en aéronautiques. A douze ans, ils payent froidement quarante sous leur place au ciné, comme nous, les vieux, aurions tendu cinq sous, jadis, pour un plaisir. Depuis que nous sommes en guerre, les réflexions des petits ont atteint les proportions de l'énorme. Certains — la petite Cartier — ont eu du génie. Beaucoup d'autres ont été des héros. Tous sont ou rêvent d'être boy-scouts. Ce bouquet de mots et de pensées d'enfants contribuera utilement à ennoblir, dans notre langue, le mot *puéril*, trop longtemps disqualifié par un méchant usage.

Poèmes (1914-1915), par J.-N. FAURE-BIGUET (S. Escoffier).

L'auteur de *l'âme lointaine* rassemble en une plaquette quelques vers nés depuis le début de la guerre. Avons-nous le cœur, en ce moment, à nous laisser bercer par des strophes ? Peut-être que, s'il surgissait, le grand poète belliqueux soulèverait nos âmes. M. J.-N. Faure-Biguot ne prétend point à cet effort. Il ne veut que nous charmer par des rythmes bien venus et des pensées artistes ou généreuses. Il faut convenir qu'il y réussit.

Séquestres et séquestrés (Les biens austro-allemands pendant la guerre), par EDGARD TROMAUX. (Librairie de la Société du Roman Sirey.)

En énumérant — complètes — ses chroniques judiciaires, Edgard Tromaux a voulu apporter sa contribution à l'histoire intérieure de la France pendant les hostilités. On retrouve ici : le comte de Rosenberg, le marquis de Fresnoy, Herr von Villaroj, les frères Mumm, les Mannsmann, l'agent d'affaires Steinberg, l'hôtelier Geissler ; et aussi le fameux arrêt de la 1^{re} chambre de la Cour d'appel de Paris autorisant les Austro-Allemands à plaider en France, avec les commentaires qu'il a suscités. Mais rien n'est plus typique que cette histoire d'un sous-marin allemand poseur de mines et breveté en France fin juin 1911 !...

Et ce n'est pas la seule. Voilà un livre d'édifiante actualité.

L'agonie de Dixmude, par LÉON BOCQUET et EBERST HOSTEN (Jules Tallandier.)

Dixmude, Ypres, Furnes, Loos, Perlyse ont mérité d'entrer dans la gloire éternelle au prix de leur destruction. Ce glorieux sacrifice ne saurait être reconnu seulement par un vague sentiment d'admiration publique. Les auteurs ici, ont compris, que ces cités méritaient d'être connues, mieux que par la constatation respectueuse de leur malheur immense. Et, s'attachant à Dixmude, ils en ont dit le passé, le charme d'autan, la quiétude, l'âme, les usages pittoresques, la fortune, l'agonie, la mort. Juste hommage qui s'ajoute à la bibliothèque des villes-martyres.

Avec les Diables bleus, par P. C..., numérotier de diables à pied (Gabriel Beauchêne).

En Artois, à Notre-Dame-de-Lorette, à Verdun, au fort de Vaux, ce furent des pages écrites aux soirs des batailles, des feuillets de campagne griffonnés par un prêtre à la gloire des « Diables ». Vivant leur vie, il dit leur admirable, leur infatigable valeur et comment ils « offrent au monde qui s'émouvait le prodigieux exemple de leur abnégation et de leur héroïsme ». A placer près des meilleurs carnets du front.

Ouvrages reçus :

Deade Lejos, par JOSE B. VILLARVERDE, publié à la Havane. — *La France sauvée*, par FERNAND HAUSER, poèmes de la guerre (1914-1915), (Blond et Gay). — *Une voix de femme dans la nuit*, par MARCELLE GARY, avec une préface de Romain Rolland (P. Ollendorf). — *La demoiselle*, par MARIE LE MIBRE (Bibliothèque de ma fille : H. Gautier). — *Saint Thomas d'Aquin et la guerre*, par le R. P. THOMAS PÉGUES (Pierre Tequi.)

Le Coupe-Papier.

THÉÂTRES

« MON BEBE » AUX BOUFFES-PARISIENS

La reprise de *Mon Bébé* aux Bouffes-Parisiens a été accueillie par des rires et des applaudissements qui n'ont pas vieilli. Il y a dans Paris un public qui s'amuse avec une jeunesse éternelle. Max Dearly est, d'ailleurs, un maître du rire, un dispensateur de gaieté auquel on ne peut guère résister. Son sens du comique surabondant attire à lui ceux qui ne guettent pas ses gestes, ses expressions, ses contorsions et son infatigable jeu en mouvement perpétuel. La pièce de M. Maurice Hennequin, adaptée de l'américain, a pour seconde interprète Mlle Madeleine Carlier, dont les pseudo-maternités montrent jusqu'où peut aller l'art du mensonge chez la femme. On applaudit, en outre, au cours de ces trois actes bouffons, MM. Peyrière, Reschal et Lemaire, Mlle Annie Warley et Mme Danbray-Joly. Quant aux bébés — car ils finissent par être trois — ce sont de simples rôles de comparses. Que ceux qui voient d'un mauvais œil l'emploi des enfants dans les théâtres se rassurent. Au surplus, si l'on n'a que l'embarras du choix pour les enfants prodiges, il doit être assez difficile de trouver trois nourrissons pour des rôles même muets, ce qui est le cas, en l'espèce. — PIERRE BOISSIE.

Un geste généreux. — Le *Veuilleur de nuit* est une pièce à gros bénéfices, et le Palais-Royal encaisse grâce à elle les plus fortes recettes de tous les théâtres de Paris. Deux cents représentations n'ont pas épuisé son succès, et son spirituel auteur en peut éprouver une juste satisfaction. C'est donc une idée généreuse beaucoup plus encore qu'élegante qui a dicté à M. Sacha Guitry cette lettre, adressée à M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé :

« Monsieur le ministre,
Veuillez-vous me faire l'honneur de toucher à la Société des Auteurs dramatiques, 19, rue Jenner, la totalité de mes droits d'auteur pendant les vingt-cinq premières représentations du *Veuilleur de nuit* et de les faire distribuer de ma part à ceux qui ont perdu la vue et dont je resterai éternellement l'obligé.

« Veuillez trouver ici, monsieur le ministre...
SACHA GUITRY. »

Une « Ninon de Lenclos ». — On a parlé, à différentes reprises, de la pièce que MM. Eugène Deland et Gaston Derys ont consacrée à Ninon de Lenclos. Cette pièce, dont les quatre actes sont achevés et qui a pris pour titre : *Ninon de Lenclos*, sera très probablement représentée au début de la saison prochaine.

MARDI 20 JUIN

Comédie-Française. — A 7 h. 45, le *Demi-Monde*.
Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 30, *Palluasse, Werther*. Samedi, à 7 h. 45, *Aphrodite*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, la *Revue* et l'*Ecole du piston*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, *Mon Bébé*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le *Château de la mort lente*. (Matinée mercredi).
Gymnase. — A 8 h. 50, la *Charrette anglaise*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le *Secret de Samson*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la *Revue*.
Nouvel-Ambigu. — Mercredi, le *Chemineau*. Jeudi, samedi, dimanche, matinée et soirée.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flambée*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Veuilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); *Où allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi et dim.).
Renaissance. — A 8 h. 10, l'*Hôtel du libre échange*.
Trionon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Alceste*.
Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York* (dernières).
Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matines à 2 h. 30, soirée à 8 h. 20.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 8 h. 30 et 8 h. 50, *Potière dans Bourles*, le *Jeux* (sketch). Vingt vedettes et attractions.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 20 (nouvel horaire), *Ellas*.
Félicité-Scène & Salonique. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (94, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palace. — Les deux *Marquises*; *Mourir pour vivre*; *Menthaudant*, correspondant de guerre.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *Palais*; *Mourir pour vivre*; *Menthaudant* correspondant de guerre; *Tivoli-Journal*.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus dans le corps des officiers de Marine : au grade de capitaine de vaisseau, les capitaines de frégate Séné et du Couëdic de Kérérat; au grade de capitaine de frégate, les lieutenants de vaisseau Perrio, Douxami, de Lesquen du Plessis-Cassé; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Gaudin de Villaine, Cahuz, Leygue.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant du leur abonnement.

Petite gazette de la Comédie

Après avoir donné samedi l'*Ami des femmes* et dimanche, en matinée, le *Marquis de Priola* devant une salle comble — la recette dépassait 5.500 francs — la Comédie-Française a remis au répertoire, dimanche soir, *On ne badine pas avec l'amour*.

Représentée à Bruxelles par les artistes de la Maison en septembre 1913 et en février 1914, la pièce d'Alfred de Musset n'avait pas été affichée à Paris depuis le 14 août 1913. La distribution de dimanche est presque entièrement nouvelle. Bernard, parfait Blasius, rappelant, même par le physique, le créateur du rôle, le bon et brave Barré, ce modeste comédien, pourlant un des meilleurs artistes du dix-neuvième siècle, et Mme Fayolle, qui succédait à Mme Jouassain, alternait jadis avec Mme Amel dans l'interprétation de Dame Plache, avaient seuls incarné déjà leurs personnages.

Georges Le Roy, Denis d'Inès, Lafon, Mmes Lara, Bovy jouent pour la première fois — à la 303^e représentation de *On ne badine pas avec l'amour*, depuis le 18 novembre 1861 — Perdican, le baron, Bridaine, Camille et Rosette.

Perdican avait trouvé en Delannay la réalisation vivante de la pensée de Musset, l'évocation de son âme, l'expression de son style dans sa plus idéale pureté. Aussi, de 1861 à 1886, nul acteur n'osa supplanter le créateur, même un soir! Au lendemain de la retraite du grand comédien, Le Bary s'essaya dans Perdican, le 1^{er} février 1887. Hélas! nous tombâmes du ciel en terre et parfois sous terre! Sans doute, Le Bary fit montre d'un réel talent, mais toute la poésie du personnage s'envola; le cousin de Camille devint maussade, nigri, vindicatif; c'était déjà un de ces « produits » de ce qu'on appelait avant la guerre le « théâtre rose ». Adieu la douce naïveté de ces enfants qui, jouant avec l'amour, frappent à mort sans le vouloir une pauvre fillette! Le 22 janvier 1900, Desfontaines — qui, en 1898, avait obtenu un brillant second prix au Conservatoire dans la scène de la fontaine — joua Perdican pour son second début à la Comédie; il y fit, il y est très ému avant au deuxième acte, un peu trop réaliste dans les autres parties du rôle. Georges Le Roy se rattache directement à la conception et à l'exécution de Delannay. Jamais, depuis 1886, je n'ai vu interpréter Perdican avec autant de charme poétique, avec une intuition aussi délicate de l'harmonie des sentiments et du rythme de la phrase, sans jamais trahir, déformer ni amoindrir la pensée de l'auteur.

Mme Lara succède à Mme Favart, créatrice du rôle, à Mmes Croizette (8 juin 1875), Barlet (22 novembre 1881), Barretta (1^{er} février 1887), Wanda de Boneza (30 novembre 1896) et Leo Malraux (17 novembre 1912). Je suis fort embarrassé pour vous parler de la nouvelle Camille. Mme Lara a accompli un louable effort, et nulle actrice ne déploya plus d'intelligence dans l'interprétation d'un rôle très judicieusement étudié, analysé et même vécu. Seulement... Mme Lara débuta à la Comédie-Française le 22 septembre 1898; elle avait à peine vingt ans; à cette époque, elle eût aisément incarné une Camille timide en apparence, mais dont l'ardente jeunesse se serait révélée à travers les propos défilés par l'être faciee façonné par les religieuses. Or, on a attendu l'approche du vingtième anniversaire de son début à la Comédie pour lui confier ce personnage d'une jeune fille de dix-huit ans! Tout naturellement, malgré le savoir et le talent de Mme Lara, ce n'est point la novice intoxiquée par les religieuses que nous voyons, c'est une femme qui a souffert réellement avant d'entrer au couvent et qui, traversant le monde un jour, exhale, non les chagrins et les déceptions des autres, mais ses propres douleurs profondément ressenties; ce n'est plus Camille, c'est la sœur Louise elle-même.

Qu'il était donc jolies ce rôle de Rosette lorsque Mlle Muller s'y montra pour la première fois à la Comédie, le soir de ses débuts, le 30 décembre 1882, succédant à Mmes Emma Fleury et Reichenberg! Mlle Lifrand lui consacrait toute sa grâce ingénue. Avec Mlle Bovy, le personnage s'efface, s'estompe; on l'aperçoit à peine. Et cela vaut mieux, car ce que l'on entrevoit n'est pas dans la tonalité de l'œuvre. Mlle Bovy, actrice d'une si riche fantaisie dans les rôles comiques, n'a point la fraîche naïveté de la petite Rosette. Denis d'Inès est excellent dans le baron, après Provost, Thiron, Langier, Truffier, Siblot. Son comique reste fin, sans charge. Qu'il surveille son costume : il a voulu s'étouffer, et cela le fait paraître un peu bossu. Lafon possède le physique « copieux » de Bridaine. L'ensemble de *On ne badine pas avec l'amour* est, en somme, fort agréable.

Mes compliments iront aussi — et bien sincères — à M. Emile Fabre, qui nous a rendu dans son texte intégral la scène de la fontaine si longtemps mutilée. Quand je pense qu'en 1861 on avait, entre autres phrases suspectes, demandé la suppression de ces mots « Elle était pairesse du Parlement »! Dans quelques années, il est vrai, en voyant certaines coupures ou modifications pratiquées en 1916, d'anciens « s'étonneront de mon étonnement », comme dit le bon Eloi du *Dagobert* de M. André Rivoire.

Emile Mas.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Challenge de la Renommée 1916-1917. — La Ligue de football association, ayant décidé que la saison officielle 1916-1917 devrait se terminer au plus tard à la fin du mois de mars, demande aux clubs de lui faire parvenir avant le 11 juillet l'engagement des équipes premières. Le bureau provisoire de la L.F.A. a décidé de ne pas accepter d'engagements après le 11 juillet. Pour les équipes inférieures, la date sera fixée ultérieurement.

LAWN-TENNIS

Les Championnats interscolaires. — Les dernières parties des Championnats interscolaires organisés par l'U.S.F.S.A. ont été jouées dimanche sur les courts de La Palcauderie, à Saint-Cloud. En voici les résultats :

Championnat simple, 1^{re} série. — Demi-finales : Barbas (Saint-Louis) bat Lefebvre (Saint-Louis), 7-5, 3-6, 6-3; Clerc (Saint-Louis) bat Danet (Jondrecet), 6-2, 6-1. Finale : Clerc bat Barbas, 6-1, 6-2. Les deux finales appartiennent au Stade Français.

HIPPISE

Courses de poulains et pouliches. — La Société d'Encouragement pour l'amélioration du cheval français de demi-sang organise des épreuves individuelles pour les poulains entiers et pouliches de demi-sang, nés et élevés en France et âgés de trois et quatre ans. Ces épreuves, qui seront dotées de 35.000 francs de prix, seront courues à la fin du mois d'août, sur des hippodromes qui ne sont pas encore choisis, mais qui seront probablement ceux de Thiers, de la Roche-sur-Yon et de Moulins.

Faits divers

Un cambriolage à Villemonble. — La nuit dernière, des cambrioleurs se sont introduits dans une propriété située 32, avenue Outrebois, à Villemonble, et appartenant à M. Duratte, pharmacien et maître de la localité.

Le montant du vol n'a pu encore être évalué. M. Ducatte étant mobilisé et Mme Ducatte en villégiature.

Le service anthropométrique s'est rendu sur les lieux et a relevé un certain nombre d'empreintes. D'après ces dernières, les malfaiteurs devaient être deux, et la façon dont ils ont opéré fait supposer qu'ils connaissent parfaitement l'aménagement intérieur de la propriété.

Renversé par une automobile. — Hier, vers 4 heures 1/2 de l'après-midi, rue Poissonnière, en voulant éviter un cycliste, le chauffeur Valier, conduisant un taxi-auto, a lancé ce dernier sur le trottoir, où il a renversé un passant, M. Henri Delport, âgé de quarante-cinq ans, livreur, demeurant 46, rue Rodier.

Grièvement blessé, notamment aux jambes, le malheureux a dû être transporté à l'hôpital de la Charité.

UNE ROBE DE FILLETTE

On trouvait les petites filles charmantes, vêtues de ces petits fourreaux étroits, sorte de chemise égyptienne, qu'elles portaient il y a deux ans; on les trouve adorables, habillées de ces robes larges aux jupes étoffées qui les font ressembler à de petites infantes, qu'elles portent aujourd'hui. Il est vrai que, vêtues n'importe comment, les enfants avec leurs gestes vifs, leur souplesse si harmonieuse sont toujours agréables à regarder.

Voici une gentille robe qui ne diffère pas sensiblement de celles que nous portons. Elle semble d'une seule pièce, mais, en réalité, le corsage et la jupe sont faits séparément et sont montés sur une doublure de corsage permettant de faire flotter le dessus. Cette robe est en tussor bleu toile, légèrement boutonnée de rose corail au col, aux parements, aux poches et aux pans de la ceinture. Des boutons de passementerie corail et un biais de tussor corail qui borde la jupe et semble la doublure qu'on apercevrait, complètent un ensemble seyant et pratique.

Jeanne Farmant.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GRUS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco d'échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 60.

CRÊPE TETRA

Pour PANSEMENTS, VARICES

RHUMATISMES, etc.

FABRICATION FRANÇAISE

EN VENTE PARTOUT

GROS : 5^{me} Etienne TISSOT TETRA, 12, Rue de Valenciennes, Paris.

L'ÉPOUVANTAIL, par BENJAMIN RABIER



-- Il n'effraie plus !...

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 20 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE VI

Le loup dans la bergerie

Au fond, ce n'était pas un trop mauvais diable que ce « Jean-Vaut-Rien », comme se plaisait à le surnommer son père, avec dans la voix une nuance de méprisante raillerie.

Sous des dehors peu favorables, il était loin de ressembler moralement à Julius.

Ce n'était pas sa faute, après tout, s'il n'avait jamais réussi qu'à être et rester un méprisable inutile.

Son père n'avait jamais rien fait pour qu'il en fût autrement.

Widerski s'était marié sans amour : cet enfant, il ne l'avait jamais aimé.

Il n'avait même jamais songé à faire son devoir envers lui.

Durant les six années qu'il avait passées au lycée de Washington, c'est à peine si son père était venu le voir deux ou trois fois par an.

Pendant les premiers temps de son internat, il n'avait pas été sans souffrir de cette quasi-rélegation. Lorsque, le jeudi ou les veilles de fête, il voyait ses petits camarades partir, la mine

joyeuse, pendus au bras de leurs mères, il se sentait le cœur bien gros et ses yeux s'embuient de larmes, de grosses larmes qui coulaient au long de ses joues pâlottes et qu'il n'avait pas le courage d'essuyer. Il s'en allait alors, vacillant sous le poids de sa grande douleur d'enfant, s'asseoir dans un coin retiré de la grande cour déserte et il restait des heures et des heures, le visage ruisselant sous cette pluie de larmes, à penser au bonheur des autres que son isolement immérité lui faisait prendre en grippe.

De souffrir ainsi, cela lui donna, de bonne heure, de trop bonne heure, hélas ! le dégoût de vivre.

Il se traînait, tuant le temps, n'ayant déjà pas de but dans la vie.

Lorsqu'il atteignit sa quinzième année, un précepteur, à l'époque des grandes vacances, vint le chercher et l'emmena visiter l'Amérique, du Canada à la Louisiane, et, l'année suivante, il s'embarqua pour l'Angleterre et la France.

Ce voyage fut sa première grande joie.

A sa sortie du collège, son père s'était déclaré beaucoup trop occupé pour s'embarrasser d'un jeune homme de dix-huit ans. Avec une coupable inconscience, il lui avait complètement laissé la bride sur le cou, l'avait doté d'une pension de cinq cents dollars, pensant qu'il doublerait lorsque Jean atteignit sa vingtième année.

Sauf à l'heure des repas, jamais Jean ne voyait son père ; jamais son père ne prenait la peine de le garder près de lui et, au cours de longues causeries intimes et salutaires, de le préparer aux luttes futures, de lui faire une âme, besogne touchante et sacrée pour quiconque aime son enfant.

Dans ces conditions, comment Jean Widerski aurait-il bien pu devenir autre chose qu'un bon à rien-bon à tout, qu'un dévoyé ?

Cependant, il tenait de sa mère, pauvre et simple et touchante créature dont Widerski avait fait le malheur et que fort heureusement pour elle Dieu

à temps, avait rappelée à lui, un cœur généreux, accessible à la pitié et une âme difficile à gagner complètement. Mais ces qualités, hélas ! n'avaient jamais été cultivées, développées, et n'avaient par conséquent jamais pu jusqu' alors se révéler, si timidement soit-il.

Tandis que sa rapide torpédo l'emportait dans un vertige de vitesse du côté d'Argirh-City, c'est à tout cela que pensait Jean en proie à une crise de profonde mélancolie.

Lorsqu'il eut dépassé les premières maisons d'Argirh-City, il mit brusquement son moteur en première vitesse et, au lieu de se diriger vers l'intérieur de la riante petite cité, il tourna sur sa gauche et engagea sa machine sur le chemin abrupt qui conduisait à la falaise au bas de laquelle Argirh avait construit sa ville.

Arrivé au faite de la falaise, il gara son auto dans la cour d'un petit estaminet où il était venu bien souvent en trop joyeuse compagnie et, à pas lents, le regard perdu dans une profonde rêverie, il se traîna jusque vers le point le plus escarpé de la paroi granitique au pied de laquelle venaient se briser les vagues folles.

De ce point de la côte il lui était facile d'apercevoir la villa et les hauts arbres du parc de John Argirh...

Il resta longtemps absorbé dans sa méditation. Dans la demi-nuit de ses paupières closes, une image soudain lui apparut, très vague, d'abord, puis plus précise, et tout à coup très nette : celle de miss Edith.

Il sursauta, écarquilla soudain les yeux, passa sur son front brûlant une main un peu tremblante et balbutia :

— Allons, c'est stupide !... Qu'est-ce qui me prend ? Quelle idée saugrenue me pousse à penser à cette exquise créature ?...

Il poussa un soupir un étrange sourire erra sur ses lèvres, et il ajouta :

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 19 juin 1916

Le beau temps a persisté depuis samedi. Aussi les dispositions à la Bourse de commerce sont-elles un peu meilleures au marché de ce jour.

Malheureusement, les offres de marchandises font défaut pour les blés et autres grains. Les avoines surtout sont vivement recherchées pour les besoins des chevaux ; comme elles sont taxées chez le producteur et chez les commerçants à un taux qui empêche les transactions, de nombreuses réclamations se produisent, et la Fédération des Syndicats de grains a fait des démarches auprès de M. Malvy pour mettre un terme à cette fâcheuse situation.

Si la répartition des sucres a subi quelques irrégularités, par contre celle du blé et de la farine dans toute la France ne laisse rien à désirer : la meunerie ne présente aucun manque de grains, la boulangerie de farine et de pain, la ce qui concerne la qualité, elle donne toute satisfaction, et bien des consommateurs apprécient la valeur nutritive plus grande du pain vendu à présent.

Les Halles, les fruits et légumes arrivent en quantités suffisantes, et les prix sont devenus plus abordables. La pomme de terre nouvelle de Saint-Malo, d'Angoulême et Cherbourg ont été traitées au marché des légumes de 30 à 40 fr. les 100 kilos.

Les fourrages vieux sont calmes ; les pailles plutôt fermes : paille de blé, 58 à 60 fr. ; de seigle, 38 à 40 fr. ; d'avoine, 18 à 50, le tout aux 104 bottes de 5 kilos environ, franco dans Paris.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

La Chambre de commerce de Versailles a émis le vœu que les faillites, citées à l'ordre de l'armée pour une action d'éclat, soient réhabilitées.

Le préfet de Seine-et-Oise a taxé le sucre raffiné pour la vente au détail : cassé régulier et poudre, 1,30 ; irrégulier, 1,30 ; de canne, 1,40 ; granulé, 1,25. Il s'agit question aussi de créer des boucheries municipales.

La Bourse de Paris

DU 19 JUIN 1916

La semaine débute par une séance durant laquelle la fermeté ne s'est pas démentie un seul instant. Elle a été particulièrement sensible sur nos rentes, qui accusent de nouveaux progrès, et dans le groupe espagnol où des avances plus appréciables sont à relever. Il en est de même en banque, où les industrielles russes restent en faveur. Parmi nos rentes, le 3 0/0 s'inscrit à 82,38, le 5 0/0 à 84,25.

Aux fonds étrangers, l'Extérieure passe de 98,20 à 99,25. Du côté des établissements de crédit, la Banque de France poursuit sa reprise à 5,000 ; fermée du Crédit Lyonnais à 1,150 et du Comptoir d'Escompte à 770.

Grands Chemins français résistants. Les lignes espagnoles continuent des avances appréciables : Nord-Espagne, 459, Barcelonne 452, Andalous 382.

Raffermissement des cuprifères, du Rio, notamment, à 1,755.

COURS DES CHANGES

Londres, 28.15 1/2 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 245 1/2 ; Pétersbourg, 182 ; New-York, 501 ; Italie, 82 1/2 ; Barcelone, 604.

AIX-LES-BAINS

La SAISON est OUVERTE

CURE THERMALE SULFUREE

Rhumatisme - Goutte - Suites de Blessures de Guerre

Mécanothérapie - Cure de Diète - Cure d'Altitude

LAC J. BOURGET - CASINO - CONCERTS

Excursions - Sports (Ete et Hiver) Mont-Revard

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : R. A. Vi - nos Paris

BEQUES

RIDES CIGATRICES, TACHES
Pour les Rides, sur le P. HERZOG, La Rive, Paris

LA HERNIE

et des complications les plus graves sont infailliblement supprimées par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE.
Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS.
Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Pasque tous les 2 mois dans les principales villes de province.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Stations thermales et montagnes d'Auvergne. — Le réseau d'Orléans dessert, avec les départements du Puy-de-Dôme et du Cantal, les plus belles contrées de l'Auvergne.

Il existe, dans ces régions, de grandes stations thermales ou climatiques : La Bourboule, le Mont-Dore, Saint-Nectaire, Royat, Vie-sur-Cère, Le Lioran (hôtel édifié par la Compagnie d'Orléans). Ces stations peuvent se comparer avantageusement pour leurs eaux aux plus réputées de l'Allemagne et de l'Autriche ; ce sont en même temps des centres de tourisme de premier ordre. Les vallées sont fraîches, grasses, et les volcans en activité il y a des milliers de siècles y ont laissé les restes les plus curieux ; les monts d'Auvergne aux cimes arrondies se présentent de superbes et peu fatigantes ascensions : Puy de Sancy, point culminant de la France centrale (1,966 m.), Puy de la Vierge (1,888 m.), Puy Mary (1,787 m.), etc.

Comme complément d'excursions en Auvergne, il faut visiter les gorges du Tarn, formées par de gigantesques murailles, entre lesquelles on descend en barque, et qui comptent parmi les merveilles naturelles de la France.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

CIDRE DOUX EXTRA la pièce 65 fr. 100
donc, Paris-Ban-
lieue, Fût fact. 15 fr. repris pour 15 fr. Livrais. imméd.
Province port en sus. Coulombis, Cidres, Vincennes.

NEURASTHÉNIQUES

un Grain de Vals

au repas du soir

assure fonctionnement
du système nerveux.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{de} Qualité : Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et tous les Magasins
de Chaussures, Nouveautés, Sport.
Onos : La Touriste, Paris.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La ressource des Pyrénées. — A tous ceux, Français et Alliés, qui cherchent un lieu de villégiature pour l'été, la région des Pyrénées offre, plus qu'aucune autre en France, l'immense ressource de ses villes d'eaux, aussi bienfaisantes par l'efficacité de leurs thermes que par la pureté de leur air et la beauté lumineuse de leurs paysages insaisissables.

Ce sont d'abord, égrenées le long de la Côte d'Argent baignée par les vagues de l'Atlantique, les plages de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, et, de l'autre côté, se succédant au pied des rochers de la Côte Vermelle, devant la mer bleue, les ports et les localités pittoresques de la Nouvelle, de la France, d'Arcachon-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer.

Puis, de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées en une ligne presque ininterrompue, enserme dans ses hautes montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus renommées restent Ouz, Cambo, Pau, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Lourdes, Argelès-Gazost, Cauterets, Luz, Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, la reine des Pyrénées, reliée au vaste plateau de Superbagnères (altitude 1,600 mètres) par un chemin de fer électrique qui fonctionne régulièrement à partir du 1^{er} juin, Capvern, Ax-les-Thermes, Molit, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains.

Les relations avec la Côte d'Argent, la Côte Vermelle et les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circulation des trains express de jour et de nuit comportant des voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.
NUMIDOL 1/25. Détruit les germes et les
parasites. — Paris, 11, rue d'Enghien.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument.

— Est-ce que par hasard mon père aurait raison ?

Il éclata d'un sceptique éclat de rire.

Lui amoureux ? Allons donc ! C'était impossible.

Et il machonna amèrement :

— Est-ce qu'un homme comme moi est capable d'être amoureux ?... Et c'est tant mieux, car celle que j'aimerais serait à plaindre... Pauvre fille !...

Son ficanement s'acheva dans un haquet d'émotion.

Il frissonna de la nuque aux talons.

Tout chaviré, il regarda longuement dans la direction de la villa de John Argirh.

Son regard était comme voilé de tristesse et, très ému, peut-être pour la première fois de sa vie, il bredouilla :

— Après tout, pourquoi pas ?... Je ne suis pas machonné... Si l'on m'avait aimé, quand j'étais tout petit, si l'avais eu une maman pour m'apprendre à aimer, à être bon, ou plutôt à savoir l'être, je ne serais pas l'être insignifiant, le cœur vide, le pauvre isolé que je suis...

Il se leva, poussé par une force contre laquelle il n'essaya pas de lutter et, à grands pas, comme dans un rêve, le regard perdu très loin devant lui, dans la direction d'Argirh-City, il descendit un petit raidillon qui menait à la grève.

Arrivé au pied des hautes falaises, il suivit le bord de la mer et, après un quart d'heure de marche, se trouva soudain, sans qu'il ait eu nettement conscience du chemin parcouru, à quelques pas de la petite porte bâtarde qui du parc de la propriété de sir Argirh donnait accès sur les sables de la petite plage où souvent miss Edith venait rêver devant le calme moulonnement des flots...

Une exclamation de surprise mourut dans sa gorge.

Il venait d'apercevoir la jeune fille assise dans un fauteuil d'osier et qui semblait dormir...

Osant à peine mettre un pied devant l'autre, il se risqua jusqu'à trois pas d'elle et resta en extase devant le délicieux petit être...

Mais il n'était pas en contemplation derrière elle depuis dix secondes au plus qu'elle tressaillit comme réveillée en sursaut et, d'instinct, se retourna vers Jean.

En l'apercevant, elle poussa un petit cri d'oiselet effarouché, se leva tout interloquée et s'excusa machinalement...

— Je vous demande pardon...

Jean bredouilla :

— C'est moi, mademoiselle, qui suis indiscret... cet endroit de la plage vous est réservé... croyez bien que c'est par hasard si vous me trouvez derrière vous... Je suis venu jusqu'ici sans bien me rendre du chemin parcouru... Si j'avais pu me douter que je viendrais jouer près de vous le rôle de gêneur je me serais bien gardé...

Il n'acheva pas.

Les mots ne lui venaient plus... Il était perdu d'émotion...

Edith qui avait repris toute son assurance en entendant Jean lui parler ainsi désigna le pliant qui se trouvait près d'elle et invita d'un geste charmant le jeune homme à s'asseoir.

En haubitant des mots sans suite, Jean prit place auprès de la jeune fille qui questionna :

— Vous n'êtes pas venu de Charleston à pied...

— Oh ! non... j'ai mon auto... mais je l'ai laissée chez Coxtell au haut de la falaise... Et je suis descendu jusqu'ici... tout en réfléchissant...

Après un instant de silence, Edith questionna :

— Et monsieur votre père, toujours fort occupé ?...

Elle avait dit cela les paupières à demi-baissées sur son regard cruellement railleur.

Jean vit dans ces paroles une allusion aux per-

sécutons dont son père accablait les Argirh depuis du trop longues années...

Il répondit :

— Toujours... et plus que jamais...

— Allons, tant mieux... quand on travaille, on ne pense pas à autre chose...

Mais elle rectifia presque aussitôt :

— Ah ! pardon, je me trompe... J'ai un exemple sous les yeux qui me prouve que l'on peut très bien travailler énormément... être accablé de besogne et trouver encore le moyen de faire le bien...

— Tout le monde n'est pas un saint homme comme monsieur votre père...

— C'est vrai...

— Et quel dommage, n'est-ce pas, que mon père ne ressemble pas au vôtre...

— Je me garderai bien sur ce point d'émettre devant vous une opinion...

— Oh ! vous pourriez... Je n'approuve pas mon père et je regrette aujourd'hui de ne pas avoir pris position... Bien des erreurs n'auraient pas été commises par lui et nous pourrions aujourd'hui nous tendre la main autrement qu'en cachette... Et même à ce sujet, j'ai une nouvelle à vous apprendre, mademoiselle... Mon père, il y a moins d'une heure, me faisait part de ses intentions de...

— Oui, oui... je sais, mon père m'a dit... Venez-vous en ambassadeur ?...

— Ma foi, non... mais puisque le hasard nous a fait parler de tout cela, voulez-vous me permettre de vous poser une question ?...

— Je vous en prie...

— Croyez-vous que monsieur votre père consente à recevoir le mien ?...

— C'est vous qui l'avez dit tout à l'heure : mon père est un saint homme... En bon catholique qu'il est il met en pratique les maximes du Christ...

— Oui, il sait rendre le bien pour le mal...

— Ce n'est pas moi qui vous l'ai fait dire...

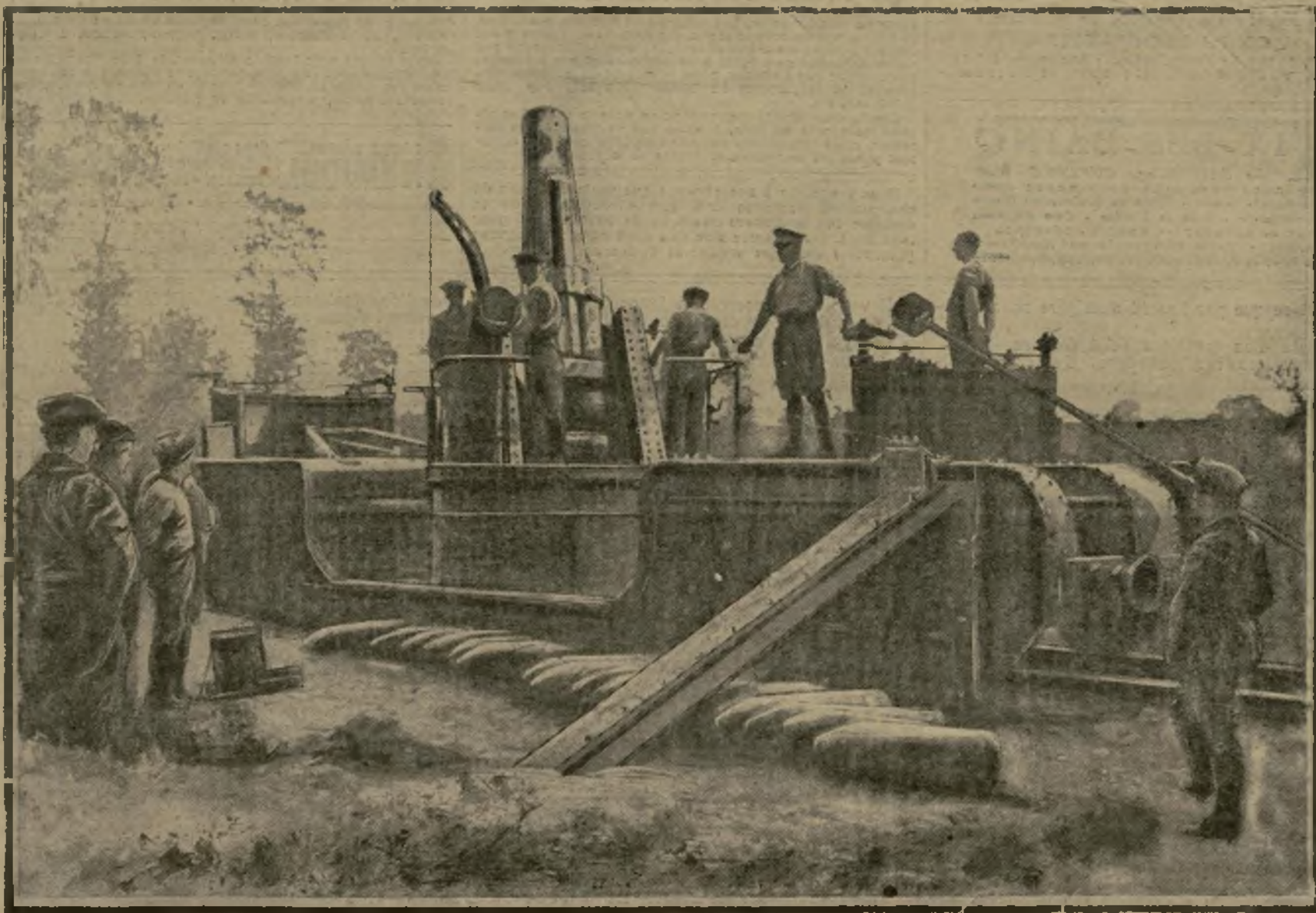
(A suivre.)

Maison de campagne à la mode de 1916



Il y a des mois et des mois que cet officier habite, sur la ligne de front, cet abri, qu'il a voulu, par des « ajoutés » ingénieux, rendre de plus en plus confortable. Aussi, avec patience et longueur de temps, — deux excellents collaborateurs, — il a planté au tour de son home des légumes et des fleurs. Et, mieux encore, il a installé un poulailler. Ce chef, pourtant, n'aura aucun regret de quitter son logis le jour où l'on crierà : « En avant ! »

Un gros obusier du front britannique



Non seulement l'armée britannique du général Douglas Haig, qui opère dans le Nord, s'est accrue numériquement, mais encore elle a augmenté dans d'énormes proportions son matériel d'artillerie et les stocks de ses parcs de munitions. Cette pièce imposante est l'un des obusiers géants dont disposent nos alliés. Au moment de l'attaque, les Allemands, qui sont amateurs de gros obus, verront leur curiosité bien servie.